

VITALY MALKIN

Seul contre tous

8 bonnes raisons de n'en faire qu'à sa tête



VM

SEUL CONTRE TOUS

8 bonnes raisons de n'en faire qu'à sa tête

Índice

8 BONNES RAISONS D'ASSUMER SON EGOISME	7
1. L'égoïsme est un instinct naturel chez l'animal qu'est l'homme	8
2. Agir en égoïste, c'est donner libre cours à ses désirs	15
3. L'égoïsme vous met à l'abri des cons	20
4. Etre égoïste, c'est échapper à l'emprise des marchands de morale	25
5. L'égoïsme est le moteur du progrès et de la création de richesses	30
6. Rompre avec l'altruisme obligatoire, c'est retrouver la joie de vivre	37
7. L'égoïsme est le garant du bien-être collectif	46
8. C'est l'égoïsme qui sauvera les hommes des menaces futures	53

Il faut toujours croire en soi : cette pensée qu'on pourrait juger naïve m'a accompagné toute ma vie. J'ai eu la chance de connaître un parcours professionnel riche, au cours duquel j'ai été tour à tour ingénieur, professeur, businessman, philanthrope... Sur le plan personnel, j'ai eu droit à toutes les satisfactions auxquelles un homme peut prétendre, en tout cas à celles qui ont comblé mes désirs ! Cette réussite, je ne le dois qu'à moi-même, à ma volonté, aux rencontres que j'ai su provoquer, aux initiatives que j'ai su mener jusqu'au bout.

A aucun moment je n'ai été aidé ni même encouragé par les partisans auto-proclamés du bien, de l'entraide, du collectif ou de la religion. Au contraire, ces gens n'ont fait que semer des obstacles sur ma route, quand ils n'ont pas cherché à s'appropriier les fruits de mon travail. Contre tous les conformismes, tous les ennemis du bonheur humain, j'ai dû lutter pour affirmer mon individualité.

J'en ai tiré plus qu'une devise, une leçon de vie que je m'efforce de partager avec tous : être soi-même ne devrait jamais poser problème. Le corollaire de cette devise, c'est une confiance absolue en moi-même. Je me méfie instinctivement des opinions d'autrui, des injonctions à me comporter de telle ou telle manière, de toute forme d'intervention morale ou politique des autorités, qu'il s'agisse de l'Etat, des religions, des ONG... Cette défiance envers le jugement d'autrui a été l'un des plus puissants moteurs de mon existence. Un moteur précieux car c'est en me désolidarisant des influences néfastes que j'ai pu atteindre mes objectifs, à la fois au plan professionnel et personnel. Ce qui ne veut pas dire que je me suis montré hermétique aux opinions ou à la pensée des autres... dès lors qu'elles m'ont permis d'être un homme plus libre, plus éclairé, plus accompli.

C'est une leçon que j'aimerais désormais porter à l'attention du plus grand nombre : n'ayez pas peur de revendiquer votre égoïsme. Pensez d'abord à vous avant de vous soucier des autres, de n'importe quel autre. A mes yeux, c'est une des clés de la réussite et du bonheur.

Dit comme ça, la leçon peut paraître abrupte. Je suis sûr que certains d'entre vous seront choqués par la formule. Défendre l'égoïsme, c'est défendre l'indéfendable. Depuis des siècles, l'égoïste est moqué, condamné, vilipendé.

La liste des personnes que j'admire le plus au monde est remplie d'égoïstes de première catégorie. Elle est faite d'ingénieurs devenus entrepreneurs tels que Steve Jobs ou Elon Musk. De rappeurs à l'égo hypertrophié qui revendiquent leur goût du luxe. D'écrivains comme Michel Houellebecq ou Edouard Limonov, dont les écrits dérangent. Un point commun les réunit : leur capacité à mettre leur personnalité sur la table, de façon pleine et entière. Jamais ils n'hésitent à proclamer à la face du monde leurs motivations égoïstes (l'ambition, la quête d'honneurs et de jouissances, le désir d'être les premiers dans leur domaine), ce qui leur vaut des quolibets de la part des jaloux.

S'affirmer comme égoïste est considéré comme un vice, une tare, un scandale. Les parents apprennent à leurs enfants à ne pas l'être. La morale civique condamne cette attitude au nom du respect et de l'égalité. Quant à la religion, n'en parlons pas : dans les trois religions monothéistes, les égoïstes sont promis à l'enfer. Sauf quand ils paient pour acheter leur salut, grâce à l'argent qu'ils ont accumulé en véritables égoïstes !

Je suis convaincu au contraire qu'il faut défendre l'égoïsme comme une valeur naturelle, positive, comme la meilleure manière de conduire sa vie et de respecter celle des autres. J'irais même plus loin en affirmant que cette attitude qu'on présente comme un vice est un puissant moteur pour les sociétés humaines. Un moteur qui vous anime déjà, lecteur et lectrice, mais dont vous n'avez pas toujours conscience car il vous a été dissimulé par la propagande en faveur de l'altruisme et du collectif.

Tel est l'objet de ce livre : donner à l'égoïsme les lettres de noblesse que lui refusent les professeurs de vertu, les prêtres de toute obéissance, y compris les prêtres laïcs du moralement correct.

En huit courts dialogues qui visent à dénoncer les idées reçues sur le sujet, j'aimerais vous livrer mes huit commandements en faveur d'un égoïsme joyeux, bénéfique pour le monde .

Dans cette suite de dialogues, j'oppose mes convictions aux objections d'une partie non négligeable de la société, incarnée par le Choeur. Un procédé emprunté au théâtre antique, où le Choeur était un groupe d'interprètes sans individualité propre qui commentait l'action d'une voix

collective (une voix qui était parfois celle du peuple). En l'occurrence, on peut voir dans le Choeur le porte-parole de mes adversaires favoris : la gauche morale, le politiquement correct, les partisans du sacrifice de soi au nom du « bien commun », un certain esprit du temps avide de bons sentiments et de punitions collectives.

Comme je crois dans la sagesse des Anciens, le texte convoque certains de mes auteurs favoris : Aristote, Epicure, Nietzsche... Ces penseurs m'ont toujours été chers pour une raison simple : ils ont cherché à décrire l'homme tel qu'il est et non tel qu'il devrait être. Aux abstractions idéalistes, ils ont toujours préféré le concret, la nature humaine, la façon dont chacun d'entre nous peut agir pour améliorer sa vie.

Parmi ces influences majeures, trois auteurs qui me sont chers vont être mis à contribution, jusqu'à prendre part aux échanges : Baruch Spinoza, Bernard de Mandeville et Ayn Rand. Tous les trois sont de brillants penseurs, des bienfaiteurs de l'humanité, qui ont contribué à forger ma perception du monde. Tous les trois avaient un point commun : celui de rejeter les normes de leur temps, qu'il s'agisse de normes religieuses ou des croyances sociales majoritaires. Assez en tout cas pour qu'on les qualifie de sulfureux, qu'on les interdise, voire qu'on les persécute. Ce texte est aussi une occasion de (re)découvrir leurs oeuvres. Croyez-moi : après avoir plongé dans cette mer de sagesse, vous en ressortirez tonifié, l'esprit affuté, hermétique aux ennemis innombrables du bonheur humain !

8 BONNES RAISONS D'ASSUMER SON EGOISME

1. L'égoïsme est un instinct naturel chez l'animal qu'est l'homme.
2. Agir en égoïste, c'est donner libre cours à ses désirs.
3. L'égoïsme vous met à l'abri des cons.
4. Etre égoïste, c'est échapper à l'emprise des marchands de morale.
5. L'égoïsme est le moteur du progrès et de la création de richesses.
6. Rompre avec l'altruisme obligatoire pour retrouver la joie de vivre.
7. L'égoïsme est le garant du bien-être collectif.
8. C'est l'égoïsme qui sauvera les hommes des menaces futures.

1. L'égoïsme est un instinct naturel chez l'animal qu'est l'homme

L'autre jour en faisant mon footing, j'ai été interpellé par une dizaine de personnes qui semblaient chercher leur chemin. Des gens de tous les âges, avec l'air soucieux, vindicatif : c'étaient les membres du Choeur. La discussion s'est engagée. Il s'est avéré qu'ils me connaissaient. Ils avaient lu mon blog. J'ai compris qu'ils n'étaient pas là par hasard mais qu'ils cherchaient à débattre avec moi. Ou plutôt à me faire des reproches.

Leur principale critique portait sur mon égoïsme revendiqué. J'ai compris qu'à leurs yeux, cela faisait de moi un homme douteux, hautain, méprisable. Comment osais-je proférer toutes ces idées sur la jouissance individuelle, le souci de soi et le rejet de toute forme d'altruisme obligatoire alors que le monde avait besoin de solidarité ?

Je leur ai exposé le premier principe que je tiens pour acquis : l'égoïsme est un penchant par excellence chez l'être humain. Tous autant que nous sommes, nous partageons cette caractéristique fondamentale qui fait que notre vie compte plus que celle des autres. Comment est-ce que je le sais ? Parce que c'est le cas de la mienne !

Vous me répondrez que cette leçon ne peut être généralisée à la terre entière. Alors je vous dirais que je la tire de ma fréquentation des hommes. Même les plus généreux, les plus désintéressés agissent pour des motivations égoïstes : le prestige que leur procure leur bonté, la satisfaction narcissique que leur apportent leurs bonnes actions, la place qu'ils croient y gagner dans le cœur des autres humains ou dans le jugement de leur dieu. Ce qu'on appelle l'humanité, la société, n'est en fait qu'un agrégat d'égoïstes forcés de composer avec d'autres égoïstes.

Mais le Choeur n'était pas d'accord.

Le Choeur : Nous contestons ce jugement. Ne dit-on pas de l'homme qu'il est un animal social ?

Vitaly : C'est ce qu'on dit en effet. Du moins, c'est ce que disait Aristote. Mais il ne disait pas exactement cela puisqu'il parlait de *zoon politikon*, ce qu'on pourrait traduire par « animal politique ». Cela signifie que les individus humains, à la différence des autres espèces, sont impliqués au quotidien dans diverses activités de communication, de coopération et de commerce avec d'autres individus. Ces activités s'exercent dans le cadre de la Cité, qui était alors la forme suprême trouvée par les hommes pour organiser leur vie collective.

Mais collectivité ne veut pas dire collectivisme. Et la socialisation dont il est question chez Aristote a plus à voir avec les interactions interpersonnelles qu'avec une forme primitive de communisme. Mais depuis des siècles, cette citation (volontairement ?) mal traduite est utilisée par tous ceux, dans la lignée de Rousseau, qui voudraient nous faire croire que « l'instinct premier » ou la « pente naturelle » de l'homme est au partage, à l'entraide, à la vie en commun. C'est vrai seulement dans certaines situations, qui sont celles décrites par Aristote : quand il s'agit de défendre les siens, sa cité, sa culture.

Le Choeur : Égoïsme et altruisme : les deux coexistent en l'homme. Qu'est-ce qui t'autorise à penser que le premier préexiste à l'autre ?

Vitaly : Je veux bien faire cette concession ~~au cœur~~ au Choeur : les deux dimensions sont présentes en chacun de nous, et dans des proportions variées. Mais posez-vous la question : qu'est-ce qui est le plus instinctif chez l'homme ? Protéger ses intérêts particuliers ou, au contraire, se dévouer aux autres de quelque manière que ce soit ? Je veux dire : ailleurs que dans les contes de fées.

Pour moi, il n'y a pas photo : non seulement l'égoïsme fait partie de la nature humaine, mais il en constitue une dimension essentielle, et même la dimension primordiale. Je suis sûr qu'il serait possible de le démontrer au plan scientifique, en passant du domaine de l'Histoire à celui de l'expérience en laboratoire. Mais cela nécessiterait de manipuler les êtres humains :

je laisse ça à tous ceux qui veulent transformer l'homme pour le rendre plus altruiste. Je remarque d'ailleurs que malgré les tentatives répétées de créer un homme nouveau, 100% dédié à l'Autre, les altruistes intégraux ne courent pas les rues !

Le Choeur : Rien ne te permet d'être aussi catégorique. Que fais-tu de ceux qui vont jusqu'à sacrifier leur vie pour sauver d'autres individus ou au nom d'une juste cause ?

Vitaly : Il existe des héros... comme il existe des poissons volants. Ces gens ont beau être admirables, ils sont loin de représenter la majorité de l'espèce. Gandhi, Mère Theresa, Nelson Mandela : exemples enviables mais minoritaires, que les moralistes ont l'habitude d'invoquer pour faire valoir leurs arguments. Mais ces modèles ne servent à rien pour les gens comme vous et moi. Leurs actes ne vont pas changer notre manière d'être.

En outre, je note que vous parlez de sacrifice, bientôt de martyre, c'est bien la preuve qu'à travers ces exemples, vous avez en tête quelque chose de sacré, de supérieur... donc de mensonger.

Le Choeur : Pourquoi nous associer à la religion ? Nous sommes athées, laïques et nous croyons dans l'Homme !

Vitaly : Vous croyez dans l'Homme avec un grand H ! Dans une nouvelle idole. Mais nous aurons l'occasion d'y revenir...

Restons-en à la question de l'instinct premier chez l'homme. Les actes héroïques que vous invoquez sont des exceptions. Placés dans des situations périlleuses, la plupart d'entre nous choisiront l'instinct de survie au sacrifice altruiste. Aux quelques saints laïcs que vous mettez en avant, j'oppose les centaines de milliers de célébrités et d'anonymes qui ont renoncé tout idéal pour sauver leur peau. Des gens réduits à en laisser tuer d'autres pour vivre encore un peu... Les témoignages issus des camps, qu'il s'agisse des camps nazis ou soviétiques, offrent plus d'exemples d'actes de survie que de gestes héroïques.

Je ne voudrais pas que les situations extrêmes soient le juge de paix de cette discussion : on va encore dire que c'est le témoin traumatisé de l'Union Soviétique qui parle ! Mais pour autant, je crois fermement qu'il existe en première intention et en dernière instance un affect, une pulsion qui nous poussent à nous préférer à n'importe qui d'autre. En ce sens, être égoïste n'est rien d'autre que vouloir persévérer dans son être.

Le Choeur : Tu défends une vision pessimiste de l'Homme. Une vision avilissante et morbide.

Vitaly : Au contraire, c'est une vision profondément vitaliste. Et quand je parle de vitalisme, je ne parle pas d'un courant philosophique de mon invention. Je parle d'une famille de pensée dont je me suis toujours senti proche. Une famille dont le membre le plus éminent est Baruch Spinoza. D'ailleurs, on pourrait lui demander ce qu'il en pense.

Baruch Spinoza (1632-1677)

Cet illustre philosophe hollandais reçut une éducation juive, mais, après avoir étudié les œuvres de tous les philosophes notables du judaïsme, du christianisme et de l'islam, il rompit pour toujours avec les religions organisées. En avance sur son temps, il estimait que la connaissance religieuse devait être strictement rationnelle, partir de l'analyse des textes, et non pas de l'imagination d'un commentateur. Il développa une théorie politique de la liberté qui devait influencer toute la modernité. Selon elle, l'État est obligé de reconnaître la liberté de religion, de pensée et de parole. Il justifiait cette idée par le fait que « *les hommes eux-mêmes ne parviennent pas à contrôler ce qu'ils disent* ».

(Débarquant sur scène avec ses outils de tailleur de verre, Spinoza se joint à la conversation)

Spinoza : Vous dire ce que je pense de tout cela en quelques mots ? D'abord que l'homme est un être de désir.

Le Choeur : Ce désir qui le pousse la plupart des hommes à mal se comporter avec les femmes, jusqu'à se montrer violents avec elles ?

Spinoza : Ce n'est pas de ce désir-là que je parle. Ni de l'homme au sens masculin. Si vous préférez, on peut parler de sujet conscient. Chaque sujet conscient est entièrement déterminé par une pulsion vitale profonde et qui vient du corps : c'est cela que j'appelle désir. Une puissance de vie qui nous anime tous, hommes, femmes, animaux. C'est du désir que vient tout ce que nous désignons communément comme une émanation de notre esprit. Nos idées, nos comportements, nos volitions, nos rêves, ce qui nous identifie en tant que personne (c'est à dire notre identité) : tout cela est lié au corps et non au libre décret de l'esprit. Croire le contraire est une illusion.

Comme je l'ai écrit quelque part, « l'homme n'est pas un empire dans un empire ». Cela veut dire que personne n'est libre de choisir ses désirs. Subordonner le désir à la volonté de l'esprit ou au libre-arbitre est une impasse. C'est le désir qui me détermine dans ce que je suis et non une substance contenue dans mon esprit, encore moins une identité, un « ego » immuable qui me pousserait à désirer telle ou telle chose. S'il n'y a pas d'identité du moi, c'est que la seule chose qui nous définit vraiment c'est le désir. La puissance qui nous anime et qui nous met en mouvement.

Vitaly : Pour moi, cette puissance, c'est l'autre nom de l'égoïsme. Il faut comprendre l'égoïsme comme une force inscrite dans le corps, le biologique. Cette force s'enracine dans la chair et les substances produites par l'organisme : la cortisone, l'adrénaline, la testostérone... C'est en ce sens que l'égoïsme est l'expression même de la nature. Par égoïsme, j'entends la traduction en actes de ce que Spinoza appelle désir. C'est dans l'égoïsme que le désir se manifeste, et, à ce titre, ce prétendu vice n'est que l'expression la plus pure de l'essence de l'homme. Car le désir, du latin *cupiditas*, qui donnera en français cupidité, ce mot en vogue chez les catholiques, c'est dire l'incompréhension qui en découle, le désir donc n'est pas un affect parmi d'autres. Il est le premier dans l'ordre des démonstrations de Spinoza.

Spinoza (*fronçant les sourcils*) : J'ai écrit un volumineux traité pour expliquer tout cela de manière précise et détaillée¹, mais disons que oui.

1 Voir *L'Ethique*, le grand livre théorique de Spinoza paru après sa mort en 1677.

L'égoïsme comme manifestation du désir, c'est un point qui me semble acceptable.

Vitaly : Ce que je veux simplement dire, en m'inspirant de vous, cher Spinoza, c'est que l'égoïsme n'est pas la défense de ses petits intérêts particuliers ni la recherche forcenée de son plaisir. Ce n'est pas le désir d'avoir de l'argent, d'être chef, de séduire les autres ou d'exercer sur eux une influence quelconque. L'égoïsme véritable ne correspond pas à un « ego » qui ne penserait qu'à lui-même, dans la mesure où l'ego est une fiction. L'égoïsme est une volonté *qui se veut elle-même*. Elle veut son propre accroissement, son intensification permanente, sentir toujours sa propre intensité. Les moralistes renvoient l'égoïsme à la satisfaction d'un moi, à un comportement tout entier orienté vers cet objectif conscient, programmé. Mais puisqu'un tel moi n'existe pas, il n'y a que des désirs à satisfaire.

Le Choeur : Voilà un tour de passe-passe rhétorique qui arrange bien Vitaly. Mais nous autres, membres du Choeur, nous sommes animés par des idéaux plus purs et plus sophistiqués que le simple désir ! Nous valons mieux que ces pulsions qui font de nous des animaux !

Spinoza : Ce que dit Vitaly ne concerne pas seulement certains individus mais la totalité de l'humanité, et même tous les êtres vivants. Je suis désolé de vous décevoir, mais vous aussi, membres du Choeur, vous êtes animés par vos désirs.

Vitaly : A commencer par le désir de me contredire pour vous croire moralement supérieurs, alors que vous ne faites que bêler avec le troupeau.

Le Choeur : Puisqu'elle est dite avec le sourire, nous ne relèverons pas cette provocation. Quant à vos propos, Spinoza, ils sont hautement polémiques. Que faire d'un désir qui porterait quelqu'un à la violence ? A la domination sur autrui ?

Vitaly : Il n'y a pas de civilisation sans que s'exerce, à un moment ou un autre, un acte de domination. Sur la nature. Sur tout ce qui résiste au processus de développement. C'est ainsi depuis l'éternité.

Spinoza : Le Choeur introduit une dimension morale qui n'a pas sa place ici. Ce que j'ai dit et écrit n'est ni moral ni immoral. Ma pensée est strictement *amoral*. A priori, on ne peut pas considérer le fait de désirer telle ou telle chose comme un vice ou une imperfection. Le désir n'est que l'expression de la nature. Le désir *est*. On n'a pas à le juger, ni à le déplorer. Simplement à le constater.

Vitaly : Et à l'accomplir, à se laisser guider par lui, car c'est dans l'accomplissement du désir que l'homme trouve le bonheur. A l'inverse, le désir non accompli mène au malheur, au néant, à la destruction. Comme le dit le poète William Blake : « Plutôt tuer un enfant dans son berceau que de nourrir un désir non accompli. »

(Spinoza acquiesce avant de retourner à son polissage de lentilles.)

Comme j'aime ce Spinoza, cet homme qui a souffert dans sa chair pour avoir osé édicter des vérités toutes simples (même si la forme n'est pas toujours facile d'accès) ! Il y aurait beaucoup à dire de son œuvre, notamment de son rapport entre le désir, la connaissance et le bonheur, mais concluons ceci de cette brève rencontre : l'égoïsme est une disposition naturelle chez l'homme. Une disposition présente en chacun d'entre nous, nous qui ne sommes rien d'autre que des enveloppes biologiques dénuées de cette invention superstitieuse et superflue qu'on appelle *l'âme*. C'est précisément parce que nous sommes vides de toute disposition fixe de l'esprit (donc virtuellement libres) que nous sommes égoïstes. Il est naturel d'être animé par la volonté de conserver sa propre vie, de persévérer dans son être et de chercher à protéger ses intérêts propres. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'égoïsme. Celui-ci n'est que la manifestation d'affects propres à tout être vivant et qui cherche à vivre. Et même à vivre du mieux qu'il peut.

2. Agir en égoïste, c'est donner libre cours à ses désirs.

Le Choeur n'a pas eu l'air convaincu par mon argumentaire. Même sous le haut patronage de Spinoza, l'association entre égoïsme et désir n'a pas trouvé grâce aux yeux de ses membres. Mais peut-être ce constat venait-il contrarier quelque chose en eux ?

Le lendemain, même heure, même endroit, je les ai à nouveau croisés sur le chemin de mon footing. La discussion a repris là où elle s'était arrêtée, sur un ton mêlé de bonhomie et de méfiance.

Le Choeur : Hier, tu as voulu nous démontrer que l'égoïsme était une chose naturelle. A titre personnel, nous en doutons. Mais admettons que ce soit vrai. Dans ce cas, c'est un argument bien pauvre en faveur de ce principe. Le caractère naturel ou non d'un phénomène n'a jamais été un argument. L'humanité est une espèce qui se définit par le dépassement des déterminismes naturels.

Vitaly : A condition de ne pas sous-estimer l'importance de notre part animale ! Mais puisque vous me demandez d'aller plus loin que l'éternel débat entre nature et culture, je vous dirai à présent que l'égoïsme est une vertu. Une valeur positive, bénéfique aussi bien pour l'individu que pour la société, que chacun doit cultiver précieusement car elle est source de bonheur.

Le Choeur : Il se trouve que certains parmi nous s'adonnent à la solidarité envers les plus faibles. Ils y trouvent une forme d'accomplissement qu'on oserait presque qualifier de bonheur, n'était la dose d'atrocités qu'ils affrontent au quotidien.

Vitaly : Quant à moi j'ai connu des égoïstes qui s'épanouissaient dans la misanthropie.

Le Choeur : Tout de suite, tu te moques. Ce qu'on cherche à te dire, c'est que le bonheur *peut* résider dans l'attention aux autres.

Vitaly : Si c'est le cas, grand bien vous fasse ! Aidez si vous voulez. Mais admettez qu'on n'ait pas pour passion première le dévouement aux autres, dès lors qu'ils ne font pas partie de ses proches...

Ce n'est pas la recherche du bonheur qui est ici en jeu. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'égoïsme n'a pas pour objet principal le bonheur. Pas plus qu'il ne désire la liberté ou le pouvoir. C'est une force qui veut l'intensification en tout, une volonté qui veut son propre accroissement, de même que chez Spinoza, les créatures qui peuplent la Terre veulent toutes persévérer dans leur être. Tous, nous ressentons de la joie lorsque nos forces vitales s'accroissent et de la tristesse lorsqu'elles s'amenuisent.

L'égoïsme n'est pas à comprendre comme une intention consciente qui vise un but lui aussi conscient. Il est aussi inévitable à notre survie que l'air qu'on respire. L'égoïsme, c'est une force qui se déploie. Nous n'existons vraiment que lorsque cette force vitale s'accroît en nous. Le bonheur n'est qu'une conséquence de l'accomplissement de nos désirs, mais c'est une conséquence inestimable.

Le Choeur : Où veux-tu en venir ?

Vitaly : A cet enseignement qui a m'a guidé depuis que je suis en âge de comprendre ce genre de choses : à vouloir chercher absolument le bonheur, l'homme n'est jamais sûr de l'atteindre. Mais en niant ses désirs égoïstes, il est sûr d'être malheureux. C'est pourquoi on a plus de chances de parvenir au bonheur en assumant son égoïsme. Car si mon désir ne trouve pas à s'accomplir, je suis certain de vivre dans la tristesse, la peine, le renoncement, bref de me replier sur moi-même et de m'éteindre à petit feu.

Le Choeur : Mais être égoïste, n'est-ce pas aussi se replier sur soi-même, au risque de contempler le vide ?

Vitaly : Ici, vous confondez avec l'égoïsme avec le narcissisme. Quand l'égoïsme est la manifestation de la nature en toute individu, le narcissisme est le produit de certaines évolutions sociétales récentes. Du moins dans le sens où l'entend l'historien et sociologue américain Christopher Lasch,

puisqu'il y a toujours eu des narcissiques, à commencer par le personnage d'Ovide qui a donné son nom au concept. Dans *La culture du narcissisme* (1979), Lasch écrit : « *Le fait que les désordres du caractère soient devenus la forme la plus marquante de la psychologie psychiatrique, entraînant une modification de la structure de la personnalité tient à des changements tout à fait spécifiques de notre société et de notre culture : à la bureaucratisation, à la prolifération des images, aux idéologies thérapeutiques, à la rationalisation de la vie intérieure, au culte de la consommation et, en dernière analyse, aux modifications de la vie familiale et des modes de socialisation* ».

Autrement dit, l'individu narcissique, c'est celui qui refuse toute autorité, qui est soumis à une aliénation consumériste permanente et qui n'agit qu'en fonction de son plaisir immédiat. Son comportement est sans cesse influencé par les médias, dans lesquels il trouve un miroir pour s'admirer. Il voit le monde à l'aune de sa propre image. Il ne s'intéresse aux événements extérieurs que dans la mesure où ceux-ci sont susceptibles de l'atteindre personnellement. Bref, le narcissisme selon Lasch, c'est la pathologie de l'homme moderne.

Le Choeur : Une variante de l'égoïsme parmi les plus détestables, mais qui n'épuise pas la catégorie.

Vitaly : Par paresse ou par ruse, on aime confondre les deux notions. Mais à mon sens, elles n'ont rien à voir. L'individu narcissique se caractérise par une fascination immodérée et finalement mortifère pour le Moi. L'égoïste se fiche de ce Moi éternellement en mouvement : il n'est que le reflet de ses désirs. La différence entre l'égoïsme et le narcissisme, c'est l'affirmation d'une personnalité dans le premier cas, son effondrement dans le second. Le narcissique reste passif devant ses désirs, quand l'égoïste cherche à en faire quelque chose. A les porter à leur plus haut degré d'accomplissement.

Le Choeur : Tu te donnes le beau rôle. Qu'est-ce qui nous dit qu'il n'y a pas un Narcisse en toi ? Tu aimes te montrer. Tu es présent sur les réseaux sociaux. Tu joues les mannequins sur Instagram.

Vitaly : Croyez-moi ou non, mais si je fais tout cela, c'est dans une démarche positive, de construction, d'édification continue de ma personnalité.

té désirante. Sans compter la dose de dérision qu'il y a derrière ces images. Le happening permanent que j'aime entretenir autour de moi.

Le Choeur : « La personnalité désirante » : c'est beau comme du Deleuze !

Vitaly : Le Deleuze que j'aime. Le Deleuze spinoziste. Celui qui dit qu'il faut tenir bon sur ses désirs ! Un programme que je m'applique au quotidien. J'essaie d'échapper à toutes les « aliénations », pour parler comme les gauchistes, afin de cultiver ma singularité. Et à la différence de l'individu narcissique, qui a tendance à éprouver un mécontentement diffus, voire une insatisfaction existentielle, je refuse de me laisser dominer par les passions tristes.

Le Choeur : Mais parfois ces passions vous submergent et vous n'y pouvez rien. Toi, tu es riche. Tu as la vie facile. Mais pour 99% de l'humanité, le monde n'est pas un terrain de jeu sur lequel on laisse traîner sa dérision.

Vitaly : Qu'en savez-vous de mes tourments ? Ce que je dis n'a rien à voir avec l'argent, mais avec la tendance qu'ont certains, que vous avez, membres du Choeur, à voir le monde uniquement comme un lieu de misère. Sans doute aurons-nous l'occasion d'y revenir, mais j'y vois un héritage néfaste de la religion. Quant aux passions tristes, l'indignation, la colère, la jalousie, le ressentiment, elles naissent de la contrainte qu'on impose à nos désirs. Autrement dit des entailles qu'on fait nous-mêmes à notre égoïsme, lequel ne demande qu'à être satisfait.

Mais vous m'acculez sans cesse à des arguments défensifs, alors que je suis dans l'affirmation. J'affirme que l'égoïsme est une forme d'excellence car il se nous invite à être fidèle aux capacités dont la nature nous a fait cadeau. Etudier, créer, voyager, aimer... ou ne rien faire du tout et contempler le monde : autant d'activités qui doivent être embrassées sans contrainte et sans honte, dans la plus parfaite indifférence à ceux qui voudraient nous en empêcher.

L'égoïsme, c'est aussi un formidable vecteur de liberté : écouter son désir égoïste, c'est décider seul et sans contraintes du genre de vie qu'on souhaite mener, sans but fixé à l'avance (c'est là que réside la vraie liberté), dans un

processus de réinvention permanente. Etre égoïste, c'est être soi, rien que soi, pleinement soi.

Le Chœur : Quitte à ce que cela se manifeste par une indifférence aux autres, par un mépris à leur égard, voire par leur écrasement.

Vitaly : Je vous parle d'une attitude devant la vie censée maximiser vos désirs, et par là les opportunités de bonheur, et vous me répondez domination, rapports de force... Votre pensée est viciée par le prétendu souci de l'autre. Un souci permanent, obsessionnel et à mon sens hypocrite. Mais là-dessus aussi, nous aurons l'occasion de revenir.

En attendant, sachez que mon égoïsme n'est pas celui du marquis de Sade. Je n'appelle pas au meurtre de mes semblables pour mon bon plaisir. Pour moi, il ne s'agit pas de jouir sans entrave, sans le moindre souci de l'intérêt public, mais plutôt de penser l'égoïsme comme l'expression même du désir et de la vie, en quoi c'est aussi le plus souhaitable pour la société. Parce qu'il est la voie la plus sûre pour ne pas être livré au malheur, l'égoïsme doit être valorisé, chéri, cultivé par tout un chacun, quoi qu'en disent les pisse-froids et les jaloux. Pour le dire autrement, le surhomme est d'abord un égoïste, et c'est cela qui le rend heureux.

Le Chœur : Voilà que tu recommences à établir des hiérarchies entre les hommes².

Vitaly : En l'occurrence non. Le surhomme, c'est l'individu qui dépasse les injonctions morales pour accomplir tout son potentiel en tant qu'être humain. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Nietzsche.

Le Chœur : Celui qui a servi d'inspiration aux nazis ?

Vitaly : Chers amis, je vous laisse ! J'ai un corps à sculpter, et vos paroles sans queue ni tête provoquent en moi une soudaine envie de solitude...

² Le Chœur a sans doute lu mon petit livre intitulé *Légalité, une fiction dangereuse*, en accès libre sur mon site.

3. L'égoïsme vous met à l'abri des cons

Alors je suis rentré chez moi, où j'ai passé des heures à relire les philosophes de l'Antiquité, alternant avec les séances de sport, la lecture des journaux et la gestion à distance de mes diverses affaires - sans parler du temps consacré à ma fille et à mon fils en bas âge !

Trois jours se sont écoulés avant que je mette à nouveau le nez dehors - le temps de ma résurrection sociale ! Comme j'avais quelques courses à faire, je me suis rendu au village le plus proche. C'était jour de marché. La place était pleine de monde. C'est là que je suis retombé sur les membres du Choeur. Ils distribuaient des tracts en faveur d'une minorité opprimée, où je ne sais quelle autre cause d'un altruisme larmoyant. Cette fois, c'est moi qui ai lancé la discussion. Je voulais confronter le Choeur à l'une de ses affirmations, à mon sens fallacieuse, qui avait résonné en moi après notre dernière rencontre.

Vitaly : L'autre jour, vous avez prétendu que l'égoïsme se traduisait mécaniquement par une indifférence aux gens. Par le mépris. Par la volonté d'écraser l'autre.

Le Choeur : C'est effectivement ce que nous pensons. Et ce constat nous inspire non seulement de la réprobation mais aussi de la pitié pour l'individu frappé d'égoïsme.

Vitaly : Vous en parlez comme d'une maladie.

Le Choeur : Pour nous c'en est une. Du moins dans ses effets. Parce qu'un individu soucieux de son unique intérêt est voué à se retrouver tôt ou tard dans une profonde solitude. La preuve : on te croise sur ce marché, et une fois encore, tu es seul.

Vitaly : En homme déconstruit, c'est moi qui fais les courses ! Plus sérieusement : j'ai une famille. Des amis. Des gens que j'aime, d'autres que j'apprécie. Mais il y a dans mes rapports avec eux une part d'égoïsme incompressible.

Et je ne suis pas dupe sur le fait qu'eux aussi se montrent égoïstes dans leurs rapports avec moi. Je ne doute pas que ma fille m'adore, mais quand je rentre dans sa chambre et qu'elle est en train de lire Harry Potter, elle me fait bien comprendre avec la brutalité dont est capable un enfant qu'elle veut que je la laisse tranquille ! Tous nous sommes mus par l'égoïsme dans nos rapports avec les autres. Non seulement l'égoïsme n'est pas incompatible avec des relations humaines épanouies, mais c'est la condition sine qua non pour que ces relations se déploient de façon optimale.

Le Choeur (*ricanant*) : Des égoïstes qui nouent entre eux des relations optimales ? Comment un tel miracle est-il possible ?

Vitaly : Il l'est parce que contrairement à vous, je réfute le concept d'Autre. L'autre avec un grand A, l'autre abstrait, celui qu'on doit aimer d'un amour inconditionnel quand on se proclame « ami du genre humain ». Ou au contraire détester en bloc si on est porté sur la misanthropie. Pour ma part, je ne connais pas d'abstractions, je ne connais que des individus. Des individus singuliers auxquels je choisis d'accorder plus ou moins d'attention en fonction de leurs qualités.

Le Choeur : Et bien sûr, tu ne reconnais des qualités qu'aux gens comme toi. Aux super-riches. Aux gagnants.

Vitaly : Là, vous fantasmez... Quand bien même ce serait le cas : qu'y a-t-il de scandaleux à s'entourer de gens riches, beaux, de qualité ? Mais je suis désolé de vous décevoir : mes amis, je les choisis en fonction de critères qui vont au-delà de vos clichés. C'est une question d'humeur, d'affinités, d'alchimie entre les êtres. Choisir d'accorder son amitié à quelqu'un, l'élire en quelque sorte, c'est l'estimer digne de soi.

Cette relation fonctionne dans les deux sens. Quand Montaigne, parlant de son amitié avec La Boétie, dit « parce que c'était lui, parce que c'était moi », la signification de ce « moi » ne fait aucun doute à mes yeux. Ce moi, c'est la part unique, égoïste, de Montaigne qui trouve satisfaction dans son amitié avec La Boétie. Et réciproquement. L'amitié, c'est toujours la rencontre entre deux égoïsmes.

A contrario, quand rien survient entre deux êtres, à part l'hostilité ou l'indifférence, c'est qu'il n'y avait aucune affinité entre les égos concernés. Ceci n'est pas un drame ni un scandale. C'est l'ordre naturel des choses. C'est pourquoi je pense qu'il faut être sincèrement, profondément égoïste pour traiter les autres (et non pas « l'Autre ») avec respect, sans faux-semblants.

Le Choeur : Tout de même, il y a la famille, l'épouse, les enfants : autant de relations qui impliquent des sentiments d'ordre supérieur.

Vitaly : Ou un attachement animal. Des liens d'ordre biologique. Il ne faut pas sous-estimer cette part du programme de l'espèce qui nous fait préférer « le fruit de nos entrailles », comme on dit, à n'importe qui d'autre. Au risque de passer pour rétrograde, cet attachement est parfaitement visible dans la relation qu'entretiennent la plupart des mères (certes, pas toutes) avec leur nouveau-né. Une relation qui pousse certaines femmes à des réactions inouïes, de l'ordre du sacrifice altruiste que vous évoquiez l'autre jour. Mais quelque chose me dit que ce genre de sacrifice et ces manifestations de la puissance des femmes contreviennent à la doxa féministe, où il est dit que la maternité est forcément une aliénation pour la femme...

Le Choeur : C'est toi qui le dis.

Vitaly : Si ça peut vous faire plaisir, ce lien biologique, je le ressens moi aussi en tant que mâle. Aussi mystérieux soit-il, ce lien me pousse à établir une hiérarchie dans l'attention que j'accorde aux autres. Une hiérarchie au profit de mes enfants. Si les circonstances l'exigent, je protégerai les miens avant les autres, avant ma patrie. Je mets quiconque penserait le contraire au défi de me prouver qu'il agirait différemment. Moi, mes enfants, mes ancêtres : les liens de filiation constituent un phénomène puissant, incontournable dans l'expérience humaine. Qui oserait contester la force de ces liens ?

Le Choeur : Celles et ceux qui ont subi un grave préjudice familial.

Vitaly : Si vous parlez de ces personnes en conflit ouvert avec leur famille, vous savez bien que, souvent, elles ne pensent qu'à ça. Elles ressassent la chose jusqu'à l'obsession. La haine vouée à leurs parents est un aspect essentiel de leurs passions, de leurs désirs profonds, donc de leur égoïsme.

Le Choeur : Pour résumer ta pensée : qu'on l'aime ou qu'on la déteste, impossible d'échapper à sa famille. C'est du tribalisme.

Vitaly : C'est une proximité naturelle avec les êtres qui vous sont le plus proches par la filiation. Mais cette réalité biologique n'exclut pas ce que vous appelez « des sentiments supérieurs ». Ces sentiments, je suis même prêt à les appeler amour...

Le Choeur : Ton coeur parle ! Tu es donc humain !

Vitaly : ... à condition de ne pas s'illusionner sur la part d'égoïsme que contient cet amour. L'amour est aussi fugace, aussi fragile et aussi intéressé que tout le reste.

Que se passe-t-il lorsqu'on tombe amoureux ? Est-on amoureux d'une personne ou des qualités qu'on souhaite puiser en l'autre par égoïsme ? Sa conversation, son humour, sa beauté, ses faveurs sexuelles... De même, quand je suis aimé d'autrui, est-ce moi ou mes qualités qui suscitent son amour ? Souvent, l'amour de l'autre me donne l'impression que c'est « moi » qui suis aimé. En ce sens, cet amour renforce mon ego et me donne le sentiment puissant d'exister. Mais là encore, c'est une illusion. Une illusion qui, lorsqu'elle a cours, renforce mon plaisir et ma satisfaction. Mais quand elle se dissipe, elle devient source de tristesse.

Le Choeur : Tu sous-entends que l'amour est une mauvaise chose ?

Vitaly : Ce que je dis, c'est qu'on peut aimer, mais en se gardant du mensonge d'un amour pur et inconditionnel. Ce qui vaut pour une relation conjugale vaut également pour la famille. Même en admettant la puissance des liens familiaux, il ne faut pas s'illusionner sur les motivations égoïstes qui existent au sein de cette entité. Il y a de l'égoïsme dans l'attitude que vous adoptez envers vos enfants. La tendresse qu'ils manifestent vous grandit, vous apaise, nourrit votre amour-propre. Si votre partenaire, si vos enfants jurent qu'ils vous aiment (deux formes d'amour évolutives et de nature différente), dites-vous que leur attachement comporte un degré important d'égoïsme. Cet égoïsme tient à la sécurité matérielle que vous leur procurez, aux encouragements que vous leur prodiguez, à la perspective de

l'héritage, aux satisfactions en tout genre qu'offre l'appartenance au cocon familial.

Le Choeur : Sauf si la toxicité des relations familiales vous pousse à prendre du champ.

Vitaly : Dans ce cas, vous aurez écouté votre égoïsme. Et vous aurez bien fait !

Le Choeur : Vision fataliste.

Vitaly : Vision réaliste. Dire que l'amour qu'on porte à ses proches contient une bonne part d'égoïsme, ce n'est pas nier la force de cet attachement : c'est introduire de la lucidité au sein d'une relation. C'est se donner la possibilité de vivre cette relation sur un mode plus sain, plus serein. Reconnaître, à rebours de la fable de l'amour inconditionnel, que les relations affectives sont mues par des motifs égoïstes, c'est s'éviter les désillusions, les souffrances liées à l'alternance entre l'exaltation amoureuse et l'inévitable extinction du désir.

Le Choeur : Si on te comprend bien, ce qui te lie aux autres est à la fois une question d'affinités et de biologie. Mais quoi qu'il arrive, ce lien renvoie à tes tourments intérieurs.

Vitaly : Bien résumé. En cela, je demeure spinoziste. Je tiens pour une évidence que nous sommes tous déterminés. Et que la force désirante qui nous attache à tel ou tel individu a pour nom égoïsme. C'est vrai pour ses proches comme pour la société : on peut très bien vivre ensemble mais pas avec n'importe qui !

4. Etre égoïste, c'est échapper à l'emprise des marchands de morale

Le temps de faire quelques courses et je suis revenu à l'angle de la place. Là, j'ai à nouveau croisé mes adversaires favoris du Choeur. Leurs tracts avaient tous disparu, fourrés de gré ou de force dans les mains des passants. La plupart s'empressaient de les jeter à la poubelle après y avoir jeté un bref regard.

Le Choeur (*dépit*) : Trois heures qu'on tracte et nous avons convaincu en tout et pour tout deux donateurs.

Vitaly : Deux personnes qui ont obéi à ce que leur dictait leur coeur égoïste.

Le Choeur (*retrouvant sa capacité d'indignation*) : Ça n'a rien à voir ! La cause que nous défendons est la bonne. Car c'est la plus morale.

Vitaly (*dans un éclat de rire*) : Le grand mot que voilà.

Le Choeur : A lui aussi, tu opposes la toute-puissance de l'égoïsme ?

Vitaly : Et comment ! Dans le combat que je mène pour réhabiliter l'égoïsme, je ne connais pas d'adversaire plus sournois que la morale.

Le Choeur : Et pourquoi donc ?

Vitaly : Parce qu'elle entraîne la culpabilité, la contrition, le remords, le renoncement à la joie. La morale est le frein à l'expression de toutes les choses agréables provoquées par l'écoute de ses désirs. Aucun mystère à ce que les moralistes condamnent l'égoïsme comme une valeur contraire à leurs principes. Derrière tout cela, il y a toujours des intentions politiques, voire des visées purificatrices. Nier le désir égoïste, l'étouffer en le culpabilisant relève d'une entreprise de déconstruction de l'homme. Le tout au nom d'une vision, non pas de ce qui est, mais de ce qui *devrait être*. Or, nous cessons d'exister en tant qu'individus libres quand notre désir est nié, contraint, affaibli par la morale.

Le Choeur : Tu admettras qu'il y a des moments où il devient immoral de revendiquer son égoïsme. Quand tu te prélasses sur une plage et que des migrants débarquent en radeau... Quand tu viens d'acheter pour dix mille euros de vêtements et qu'un mendiant te tend la main...

Vitaly : Qui vous dit que je ne lui donnerai pas cent euros ? La morale n'a rien à voir avec ça.

Et d'abord, vous inversez l'ordre des choses : c'est la morale, phénomène historique et social, qui est venue condamner l'égoïsme, phénomène naturel. Souvenez-vous de ce qu'a dit Spinoza : le désir, donc l'égoïsme, n'a en soi rien de moral ou d'immoral. Ce n'est qu'à la suite de pressions sociales que certains désirs ont été catalogués comme un mal. C'est sous l'autorité de mythologies créées par l'homme, tel le pêché originel, que le désir s'est retrouvé inscrit sous le régime de la faute.

Il n'y avait aucune nécessité à cela. Il n'y avait aucune raison a priori pour que l'égoïsme naturel des hommes se trouve domestiqué, comme un animal de compagnie. C'est pourtant ce qui s'est passé au fil des siècles. Et dans ce vaste mouvement historique, aucune force n'a joué un rôle aussi déterminant que la religion.

Le Choeur : De quelle religion parles-tu ?

Vitaly : De toutes ou presque ! Je ferais une exception pour les spiritualités orientales, en particulier le bouddhisme, qui prend au sérieux l'existence des désirs, même si c'est pour les annuler. Mais pour le reste, en particulier les monothéismes auxquels je me suis particulièrement intéressé³, ils sont tous à mettre dans le même sac. Tous fonctionnent selon le même principe : un assujettissement de l'individu à la cause supérieure de la communauté de ceux qui croient en Dieu. Cause totalement fantasmatique, faut-il le préciser, puisqu'il n'y a pas de Dieu. Pas plus qu'il n'existe d'arrière-monde justifiant un assujettissement collectif aux divagations des prêtres.

Le Choeur : Qu'est-ce qu'une telle affirmation vient faire dans un débat sur

3 Voir mes ouvrages consacrés à la critique des monothéismes, dont *Illusions Dangereuses* (en accès libre sur mon site)

l'égoïsme ?

Vitaly : C'est un point capital. Les religions monothéistes sont une vaste machine à réprimer les désirs. Et pas seulement les désirs sexuels. Les religions n'ont eu de cesse de détruire chez l'homme ses instincts les plus fondamentaux afin de le soumettre à leur interprétation du monde. C'est à travers les religions, et notamment les monothéismes, que penser à soi, à la satisfaction de ses désirs et au libre exercice de ses penchants, a commencé à être considéré comme un mal, une abomination, un péché.

Par opposition, l'altruisme a été présenté par les prêtres comme une valeur positive. Dans le christianisme, les riches (donc ceux qui ont écouté leur désir de fortune) sont condamnés : on leur explique que dans la vie éternelle, il seront les derniers. De même dans l'islam, où une bande d'illuminés croit s'arroger les meilleures places au Paradis en tuant les infidèles au nom du Coran. Attitude superbement égoïste, soit-dit en passant, puisque tous aspirent à se sauver *eux-mêmes*, avant les autres. Tous, comme des enfants, aspirent à jouir de l'amour exclusif de leur pseudo-créditeur avant de penser au sort du collectif. C'est parfaitement hypocrite.

Le Choeur : Peut-être... Mais tu nous parles de choses qui nous sont étrangères. Nous sommes athées, laïcs, enfants de l'humanisme et des révolutions.

Vitaly : Pour moi vous n'êtes rien d'autre que des nouveaux curés !

Le Choeur : En quoi donc ? Rien de ce que nous professons n'a le moindre rapport avec la religion.

Vitaly : Erreur. La morale dont vous vous réclamez en regorge. Vous parlez de l'Homme comme en parlent les prêtres : comme d'une idole devant laquelle il faudrait se prosterner. Je pourrais citer la phrase de Chesterton sur les idées chrétiennes devenues folles. Ou vous renvoyer une nouvelle fois à l'œuvre salutaire et définitive de Nietzsche.

Le Choeur : Encore ce nazi ?

Vitaly : Personne n'est responsable de la récupération qu'on fait de ses écrits... Lisez-le. Ensuite, on pourra discuter. Je note cependant que le simple fait que vous identifiez Nietzsche au nazisme illustre la pertinence de ses thèses.

Le Choeur : Et pourquoi donc ?

Vitaly : Parce que ce grand penseur de l'affirmation de soi avait anticipé le triomphe de l'humanisme moralisateur. Cette morale qui nourrit une obsession pour le sort des victimes, en traquant (et en nazifiant) les méchants. Cette morale prétendument élevée, mais au fond nihiliste, il l'appelait moraline. Et la source de cette sensibilité qui domine aujourd'hui les sociétés occidentales, il la trouvait dans le christianisme.

REPONSE A VOTRE QUESTION SUR LA MORALINE : Dans l'œuvre de Nietzsche, à la morale chrétienne, la morale dominante et bien-pensante, le suffixe -ine est accolé à « morale » pour suggérer une substance pharmaceutique désignant un produit imaginaire permettant de donner une bonne moralité. Nietzsche désigne ainsi une morale prétendument élevée mais qui en réalité tend au nihilisme, qu'il s'agisse de conservatisme religieux ou de conformisme bourgeois. Cette forme dégradée de la morale découlerait, selon Nietzsche, principalement du judéo-christianisme, qui impose des règles formelles et un système culpabilisant au lieu de la responsabilité individuelle

Le christianisme a modelé la pensée qui s'écoule par flots continus des écrans et des postes de radio. Prééminence du collectif sur l'individu. Détestation du monde tel qu'il est au profit d'un monde idéal (équivalent du Paradis chrétien, devenu Paradis des Travailleurs sous le communisme). Priorité accordée aux faibles et aux victimes (les derniers) sur les esprits forts et créateurs (les premiers). Et bien sûr, condamnation de l'égoïsme comme une attitude contraire à l'empathie obligatoire. Tout ceci est le legs du christianisme, et plus globalement des religions monothéistes.

Le Choeur : Admettons. Mais si ce que dit la morale nous paraît bénéfique ? On s'en fiche de savoir si telle idée trouve sa source dans la religion, du moment qu'elle est juste.

Vitaly : Elle l'est seulement parce que vous avez choisi d'y croire. La morale, de même que l'altruisme, ne sont qu'une croyance parmi d'autres. L'altruisme présenté comme une valeur capitale, hier par les représentants des religions, aujourd'hui par les associations humanitaires, est une construction historique. Derrière l'altruisme, il n'y a rien d'autre qu'une interprétation. Or, qu'est-ce qu'une interprétation, sinon une voie empruntée par certains démagogues pour assurer leur domination sur des forces concurrentes ? La morale altruiste est une arme destinée à faire taire ceux qui ne pensent pas comme vous.

Le Choeur (*cachant difficilement son courroux*) : C'est tout ?

Vitaly : Non, ce n'est pas tout. Pour moi, l'altruisme est pire qu'une arme : c'est une névrose ! Le fait de faire passer l'autre avant soi en toutes circonstances est une stupidité. C'est pour moi le véritable affront à la morale. L'obstination à ne pas écouter ses désirs égoïstes, c'est cela qui constitue le crime suprême contre la morale.

Le Choeur : Tu te réclames de ta morale. Nous de la nôtre. Comment faire pour sortir de l'impasse ?

Vitaly : J'ai peur que ce soit impossible. On est là dans un conflit de valeurs. Chacun croit dans son modèle. La différence, c'est que votre morale a été inventée par des manipulateurs pour domestiquer les foules, là où celle dont je me réclame est une émanation de la seule autorité que je reconnais : la mienne !

5. L'égoïsme est le moteur du progrès et de la création de richesses

La chaleur grimpant, la discussion s'est transportée en terrasse, à l'ombre d'un parasol. Le Choeur, je le voyais bien, restait insensible à mes arguments sur le bonheur procuré par le libre exercice de son égoïsme. Encore moins à mes incursions généalogiques, pour eux d'un relativisme inacceptable. C'est que les membres du Choeur étaient d'abord animés par des passions politiques : ce qui les intéressait, c'était non pas l'individu mais le collectif, la société dans son ensemble, voire la planète entière. En cela, ils sont comme beaucoup de nos contemporains, dressés pour faire passer leurs désirs, leurs intérêts et leur individualité au second plan.

Sauf que la société telle qu'ils la conçoivent, elle me fait horreur. La seule société dont je rêve, c'est celle où tout le monde se comporterait avec égoïsme, jetant par-dessus bord l'hypocrisie de l'altruisme obligatoire pour suivre l'influx de ses désirs et oeuvrer à la pleine réalisation de ses ambitions, de ses capacités. Au fond, je me dis que tout le monde le fait déjà ou rêverait de le faire, mais que personne n'ose l'avouer, ou pire : se l'avouer à soi-même. Pourquoi ? A cause du manque de réflexion, des conventions, des barrières morales, religieuses ou politiques (dont celles imposées par l'Etat et par certains médias) qui contraignent les individus dans l'expression de leur égoïsme fondamental.

Mais imaginez un instant : que se passerait-il si les hommes étaient laissés entièrement libres d'exprimer leur tendance naturelle à la satisfaction de leurs désirs ?

Le Choeur : C'est tout vu. Cette liberté que tu assimiles au désir et à l'égoïsme, elle ne peut conduire qu'à une société violente, inégalitaire et invivable pour la plupart des gens. D'ailleurs c'est déjà le cas du système néolibéral qui oppresse l'immense majorité des hommes. Un système que, j'imagine, tu soutiens.

Vitaly : Où ça ? En France ? En Europe ? Dans la partie du monde où la part du budget redistribué est la plus élevée au monde ?

Le Choeur : Il suffit d'ouvrir les yeux. De voir le nombre de pauvres. La misère qui s'accroît. L'explosion des inégalités.

Vitaly : Vous me faites penser à ces paysans aigris qui préféreraient voir mourir leur seule vache plutôt que d'accepter que leur voisin en ait deux. En quoi cela vous gêne-t-il qu'il y ait des riches si la majorité en profite ? D'après la Banque mondiale, le nombre de personnes vivant sous le seuil d'extrême pauvreté (1,80 dollar par jour et par personne) a diminué d'un peu plus d'un milliard en trente ans, passant de 1,7 milliard en 1988 à 660 millions en 2018. C'est d'autant plus impressionnant que la population mondiale a augmenté de 2,5 milliards d'individus sur la même période. Le taux d'extrême pauvreté a été divisé par quatre. Et cela, c'est essentiellement lié au commerce. Le marché que vous conspuez tant, c'est à lui que le monde doit tous les progrès les plus formidables des dernières décennies : nouvelles technologies, médicaments, découvertes spatiales... Mais puisque tu n'es pas d'accord, que proposes-tu, Choeur ?

Le Choeur : La générosité. L'entraide. La solidarité.

Vitaly : Quitte à vouloir changer la nature profonde des êtres humains ? Quitte à instaurer un régime attaché à réguler dans le moindre détail les relations entre eux ? On sait ce que ça donne ! Ce que tu proposes, Choeur, reviendrait à construire un monde dans lequel tous les animaux sont égaux, mais où certains le sont plus que d'autres. Un monde d'égalité dans la pauvreté. Tu devrais relire *La Ferme des Animaux*, une fable très instructive sur ce qu'il advient quand on souscrit à ce genre de chimères.

Mais j'ai pour toi une autre histoire édifiante, dans laquelle il est aussi question d'animaux. Plus exactement d'abeilles. Cette fable, ce n'est pas à La Fontaine qu'on la doit, mais à un homme qui a vécu peu de temps après lui. Cet homme c'est Bernard de Mandeville. D'ailleurs je le vois qui vient à notre rencontre.

Bernard de Mandeville (1670-1733)

Hollandais comme Spinoza (décidément, un grand peuple pour l'égoïsme théorique !), d'origine française, et rapidement installé à Londres, Mandeville porte en lui un certain état d'esprit : celui du libéralisme politique tel qu'il s'est développé au XVIIème siècle. Lequel libéralisme, faut-il le rappeler, n'a rien à voir avec la version sociale qu'en propose aujourd'hui la gauche progressiste américaine, mais professe la liberté des individus face à toute forme d'oppression étatique ou religieuse. Esprit cosmopolite et curieux de tout, Mandeville a exercé la médecine avant de s'intéresser à la théorie politique. Son ouvrage le plus célèbre, *La Fable des abeilles*, en fait l'un des pères fondateurs du libéralisme économique.

(Arrive Mandeville avec sa pipe, son chapeau, et quelques livres sous le bras. Il est suivi de près par un bourdonnement continu qui s'avère être une nuée d'abeilles.)

Vitaly : Bernard, cher maître, pouvez-vous expliquer au Choeur comment vous en êtes arrivé à vous intéresser à la question de l'égoïsme ?

Mandeville : Oh c'est très simple : par l'étude des hommes. Je suis médecin de formation. C'est tout naturellement que je me suis intéressé au corps humain et à la physiologie. Mes recherches m'ont conduit à faire ce constat : si les hommes souffrent physiquement, c'est parce que leurs esprits sont soumis, contraints par des carcans moraux, entre autres religieux. Des carcans qui les empêchent de laisser libre-cours à leurs désirs. Dès lors, j'ai voulu poser les conditions politiques et sociales d'une libération d'ordre général. Une libération dont le mot d'ordre serait le suivant : il faut revaloriser le désir et les passions liées au plaisir. J'ai toujours pensé que jouir n'était pas un mal. Le vrai mal, c'est de souffrir de ses désirs non assouvis.

Vitaly : Là-dessus, je ne peux que vous rejoindre.

Le Choeur : Connivence masculiniste !

Mandeville : Attendez. Par plaisir j'entends non seulement le plaisir sexuel,

mais aussi toutes les passions : l'appât du gain, le désir de connaissance, le goût du pouvoir ou de la popularité... Ce sont ces passions qui constituent le moteur de l'égoïsme, une tendance dont les répercussions sont éminemment positives pour la société.

La thèse que je défends est la suivante : l'égoïsme est une lutte pour la satisfaction de ses intérêts, lutte qui débouche sur la concurrence, le progrès et l'innovation. L'égoïsme est à l'origine de la croissance économique et du développement humain. C'est en laissant libre cours à leur égoïsme que les hommes parviendront à fonder un ordre social à la fois prospère et juste. Prospère parce que la satisfaction des passions crée de la croissance. Juste car fondé sur une anthropologie laissant toute leur part aux passions. En valorisant l'égoïsme, on obtient donc un double bienfait : individuel et à l'échelle du collectif !

Vitaly : C'est une évidence si on pense à tous ceux (et j'en ai connu quelques-uns) qui contribuent à faire avancer la société. Les découvreurs, les artistes, les entrepreneurs-créateurs : tous ils ont agi pour l'argent, pour la célébrité, pour faire plaisir à leurs parents ou pour séduire une femme ou que sais-je, mais en tout cas ils l'ont fait par égoïsme. S'ils n'avaient pas osé transgresser les valeurs qui prétendent le contraire, l'humanité en serait toujours à l'âge de pierre ! Si Copernic n'avait pas osé penser contre l'Eglise, on croirait toujours que le soleil tourne autour de la Terre. Peut-être était-il pédant, orgueilleux, jaloux de ses confrères : au diable son caractère et ses motivations, tant qu'on peut jouir de son génie créateur.

Mandeville : Et encore, cher ami, vous mettez en avant des figures considérées comme positives. Dans mes écrits, je vais plus loin en affirmant que « les plus scélérats » font aussi quelque chose pour le bien commun. La guerre, le vol, la prostitution, l'alcool, la pollution, le luxe, c'est à dire tout ce qui caractérise les individus avides de pouvoir, égoïstes et sans morale, est à encourager. Une société sans voleurs, sans malfaiteurs, serait une société où les tribunaux, la police, mais aussi les écoles de droit et les universités n'existeraient pas. Erostrate était un raté, un incapable qui a voulu devenir célèbre en incendiant l'une des Sept Merveilles du Monde : geste inutile et sacrilège, mais sans des gens comme lui, il n'y aurait ni pompiers, ni

rénovateurs, ni journalistes pour relater ces faits d'armes ! De même, si les commerces de luxe existent et font vivre des milliers de personnes, c'est grâce aux égoïstes qui cherchent à montrer leurs paillettes, surtout si c'est pour s'attacher les faveurs d'une future maîtresse !

Vitaly : Je connais ça...

Mandeville : Le vice produit la ruse, la ruse produit l'industrie, et l'industrie pourvoie aux commodités de la vie.

Vitaly : Sans le désir des amants de copuler hors mariage, il n'y aurait pas eu de préservatifs, lesquels ont inspiré par la suite l'invention des gants chirurgicaux modernes.

Mandeville : Là où il y a dépense pour le plaisir, il y a des emplois, de la création de richesse, de la croissance économique, donc de la prospérité générale. Cette intuition, que dis-je, cette certitude, je la résume d'une formule, qui est le sous-titre de ma *Fable des abeilles* : « Les vices privés font la vertu publique ».

Le Choeur : Quelle horreur ! Non seulement vous défendez l'égoïsme mais en plus vous légitimez les pires débauches !

Mandeville : Ne vous laissez pas abuser par le vocabulaire que j'emploie : le vice, à l'époque où j'écrivais, recouvrait tout ce qui vous empêchait de vous consacrer entièrement au salut de votre âme. Fumer c'était déjà s'éloigner de Dieu ! Faire du sport, soigner son corps, c'était tout aussi inconcevable selon les critères de l'époque. J'ai cru comprendre que de là où vous parlez, Choeur, le domaine des vices avait changé de territoire. Il paraît que manger de la viande est devenu condamnable.

Vitaly : Ne vous moquez pas du Choeur : il est très à cran sur les questions de morale.

Mandeville : Soit. Toujours est-il que je n'ai aucune intention d'inciter les lecteurs à la débauche : je me contente de décrire des comportements qui existent dans la nature. Prenez cet exemple : si on vole dix mille euros à

un riche avare qui ne dépense presque rien, aussitôt que cet argent volé se met à circuler dans le commerce, la société entière gagne à ce vol. Elle en retirerait le même avantage que si la même somme avait été léguée par un pieux archevêque. Vous voyez bien que le progrès permis par l'égoïsme (en l'occurrence par le vol) est aveugle à la morale.

Le Choeur : On peut tout de même souhaiter une société plus vertueuse que celle qui justifie l'existence de criminels dès lors qu'ils créent de la richesse.

Mandeville : Bon courage si votre but est d'extirper le vice des hommes !

Vitaly : Expliquez au Choeur ce qu'il adviendrait si les hommes renonçaient à leurs vices. S'ils renonçaient à se comporter de façon égoïste.

Mandeville : Oh c'est très simple : ce serait une catastrophe. La première version de ma fable des abeilles, je l'avais appelée *La ruche mécontente ou les fripons devenus honnêtes*. Dans ce texte, j'imagine ce qu'il adviendrait si la société était soudain régie pas la vertu. Pour avoir succombé aux discours vertueux qui leur faisaient croire qu'il valait mieux vivre moralement qu'égoïstement, nos abeilles s'enfoncent dans la misère et la honte, lesquelles remplacent l'arrogance et le luxe. Une fois les abeilles devenues honnêtes, l'ensemble de leur édifice social s'effondre ! A vrai dire, je ne vois qu'une alternative en matière d'organisation politique : vivre égoïstement mais dans la richesse, ou conformément à la vertu, mais pauvre.

Le Choeur : Au prix de la guerre de tous contre tous.

Vitaly : La guerre ? C'est insultant pour ceux qui meurent des conséquences des vraies guerres. Disons plutôt la concurrence, la confrontation, termes auxquels je préfère pour ma part le challenge, l'émulation. L'affrontement des égoïsmes est inévitable dès lors que les individus vivent en société. L'affrontement est inévitable, même au sein de chaque famille. Il n'est pas forcément un mal du point de vue de la société elle-même, à partir du moment où les égoïsmes sont organisés de telle manière que chacun reçoive en fonction de son mérite. Mais ceci est une autre question...

(Après voir levé son chapeau pour saluer l'assistance, Mandeville retourne dans son cabinet de lecture, toujours suivi de ses abeilles.)

Un homme délicieux que ce cher Bernard ! Dire qu'à l'époque, on le traitait de diable (Man-Devil), alors qu'il ne voulait que le bien de ses contemporains. Dans son désir de promouvoir la jouissance pour tous, il en est venu à associer l'égoïsme au progrès. La satisfaction de l'individu et la puissance de la civilisation. L'enseignement qu'on lui doit constitue à la fois un programme politique, une vision du monde et une anthropologie fondée sur l'égoïsme.

*Son influence sur la pensée libérale est incommensurable. Les économistes britanniques, à commencer par Adam Smith, se sont emparés de son intuition maîtresse (en lissant ses aspects les plus scandaleux) pour développer une théorie de l'individu face au marché qui devait aboutir à la notion d'*homo oeconomicus* : un être égoïste, avant tout soucieux de maximiser son profit, contribuant ainsi à l'accroissement général du niveau de richesses. Même si un égoïste ne consomme qu'une partie de sa fortune, celle-ci, par le jeu des actifs, se retrouve injectée sur les marchés où elle finance la création de nouvelles richesses.*

Qui peut nier les résultats d'un tel processus ? Prenez le cas des pays asiatiques. La Corée du Nord, qui a choisi le collectivisme et la négation de l'instinct de profit, a enchaîné les famines et les pénuries, tentant ponctuellement de changer la donne avant de voir son PIB retomber à celui d'il y a vingt ans suite à de nouvelles initiatives désastreuses prises par Kim Jong-un. Non loin de là, au Vietnam, c'est le chemin inverse qui a été suivi. Dans les années 90, les dirigeants rechignaient à l'introduction des mécanismes de marché car ils pressentaient (condamnant par avance le phénomène) que les plus riches allaient devenir en proportion plus riches que les plus pauvres. Mais rapidement, ils ont changé d'avis et le niveau de prospérité du pays s'en est trouvé accru, au bénéfice de tous.

6. Rompre avec l'altruisme obligatoire, c'est retrouver la joie de vivre

Résumons. Tous autant que nous sommes, nous sommes mus par nos désirs. Ce qu'on appelle société n'est qu'un agrégat d'individus occupés à donner corps à ces désirs. Tout ce qu'il y a de bon (et de mauvais) autour de nous n'existe que par l'égoïsme créateur des artistes, par la quête d'enrichissement personnel des commerçants, par la tendance naturelle des hommes et des femmes à rechercher en tout leur plaisir ou leur intérêt.

Qui peut dire que le résultat n'en vaut pas la peine ?

Le Choeur, évidemment.

Quelques jours après notre dernière rencontre, alors que je me livrais tranquillement à des activités forcément égoïstes, j'ai entendu une voix plaintive m'appeler au loin. Alors je me suis approché.

Le Choeur : Vitaly. Nous avons bien réfléchi à ce qu'a dit ton ami Mandeville. Il y a un point qui ne passe pas. Un point qui tient à la façon dont l'égoïste considère les autres individus : comme les simples instruments de son plaisir. Un tel mépris pour les autres ne peut qu'amener à la domination sur autrui, à son exploitation, à sa destruction !

Vitaly : D'où tirez-vous une telle idée ? L'égoïsme est tout sauf un désir de détruire, de tuer ou de nuire aux autres.

Le Choeur : Ton ami Mandeville a pourtant fait l'éloge des criminels. Dans certains de ses écrits, il a même défendu la prostitution infantine.

Vitaly : Mandeville écrivait à une époque où les mœurs n'étaient pas aussi policées qu'aujourd'hui... En outre, il faut lui reconnaître un goût pour la provocation, aspect qui me le rend sympathique. Mais sa pensée s'est raffinée avec le temps. D'autres l'ont précisée sur des points essentiels. Je pense à une personne en particulier, dont l'éclairage nous serait utile. Comme on

dit dans *Qui veut gagner des millions ?* laissez-moi faire appel à une amie.

Ayn Rand (1905-1982)

Née à Saint-Petersbourg l'année de la première révolution russe, Ayn Rand deviendra l'une des principales inspiratrices de l'ultra-libéralisme et de l'anti-communisme au moment de la guerre froide. Après avoir quitté l'URSS en 1926, elle s'installe aux Etats-Unis où elle produit une oeuvre conséquente consacrée à la défense de l'individu. Dans *La vertu d'égoïsme*, mais aussi dans ses romans, dont le plus célèbre est *La Grève*, Ayn Rand s'efforce de redéfinir cette notion en l'éloignant de tout réductionnisme moral pour en faire une vertu rationnelle. Cette intellectuelle engagée à la fois contre le communisme et la morale judéo-chrétienne reste la grande inspiratrice du courant libertarien.

(Arrive Ayn Rand, dans un claquement de portes. Une femme énergique, au regard acéré, qui tient à la main son porte-cigarettes, indifférente aux injonctions sanitaires contemporaines.)

Vitaly : Chère Ayn, expliquez donc au Choeur pourquoi l'égoïsme n'est pas le déchainement d'antipathie et de violence qu'il a envie d'y voir.

Ayn Rand : Pour une raison bien simple : l'égoïsme, tel que je le conçois, n'est pas une passion narcissique mais bel et bien une option rationnelle. L'intérêt propre de chacun (*self-interest*) implique forcément un rapport aux autres organisé par les lois de la raison.

Vitaly : Une conception qui vous rapproche de Kant et de son impératif catégorique : l'égoïste doit se comporter avec les autres comme il aimerait que les autres se comportent avec lui.

Ayn Rand : Je n'aime pas beaucoup Kant, mais il y a de cela en effet. Mes écrits ont toujours obéi à une idée forte, qui diffère du parti-pris initial de Kant, lequel se soucie trop d'universel à mon goût : la vie de chaque

homme (et de chaque femme) est *une fin en soi*. A partir de cet axiome, j'ai essayé d'envisager une loi morale qui régulerait les égoïsmes, ou plus exactement qui rendrait possible leur coexistence. Sans cette condition de rationalité, l'égoïsme tendrait à la pure et simple provocation.

Vitaly : Ce qui ne serait pas pour me déplaire ! Mais je ne pense pas être dans la provocation en me réclamant d'une vision, disons plus naturaliste : je pense que l'homme est un loup pour l'homme. L'égoïste est celui qui, ayant compris cela, admet qu'il y a dans chaque existence une part de combat. Un combat dont il fera tout pour sortir vainqueur... si jamais on l'attaque.

Ayn Rand : Je dirais les choses différemment. Chacun a le même droit à vivre en fonction de son égoïsme. Par conséquent, chacun doit respecter le droit d'autrui à faire de même. Cette proposition suppose de ne *jamais* initier la force contre les autres. Le contraire ne serait pas rationnel. De ce point de vue, il est faux de confondre l'égoïsme rationnel avec le petit privilège d'un seul à dominer les autres. L'égoïsme ne consiste pas à se servir d'autrui comme d'un moyen. Si on s'en tient à cette vision rationnelle, les hommes sont libres de se soucier d'eux-mêmes sans pour autant nuire aux autres. Ils peuvent chercher leur bonheur individuel tout en cohabitant dans une société libre, pacifique, prospère, bienveillante et rationnelle.

Le Choeur : C'est justement le genre de société dont nous rêvons !

Ayn Rand : Sauf que vous, vous voulez l'imposer par des moyens coercitifs. Des moyens qui ne tiennent pas compte de la vraie nature des hommes. La société dont je parle, elle passe nécessairement par le libéralisme et le marché. Les sociétés libérales sont les seules où les hommes peuvent prospérer en adoptant des choix de vie qui leur appartiennent.

Vitaly : C'est aussi ce que je pense. Ce qui nous amène à la question de l'Etat. D'après moi, tout Etat digne de ce nom doit viser un seul objectif : créer les conditions qui favorisent la cohabitation harmonieuse entre les égoïsmes. Pour ce faire, il s'appuie sur le droit. La loi est là pour donner à chacun les chances de déployer ses désirs, protéger les individus, sanctionner les criminels.

Le Choeur : Et redistribuer les richesses !

Ayn Rand (*outrée*) : Ah non, certainement pas ! La redistribution est le pire crime contre la justice sociale. Je récusé l'idée que l'État soit investi d'une quelconque mission de cet ordre. Ce serait une intrusion inacceptable du politique dans la sphère privée. L'amorce du totalitarisme.

Le Choeur : Mais même un égoïste forcené comme Vitaly l'a reconnu plus haut : il y a un peu d'altruisme en chacun de nous. En quoi cela ne se traduirait-il pas à l'échelle collective ? Celle qu'incarne justement l'Etat ?

Vitaly : Vous me donnez l'occasion de préciser ce que je pense sur ce point : l'altruisme ne doit pas être confondu avec l'empathie, la pitié ou l'envie ponctuelle d'aider les autres. Je n'ai pas pour habitude de citer Rousseau, un homme que je méprise pour sa puérilité et pour sa naïveté, mais ce philosophe voit dans la pitié l'un des sentiments fondamentaux de l'homme face à autrui. Cela dit, quand il parle de la pitié comme d'un sentiment naturel, il est moins question d'altruisme (la notion n'existait pas vraiment) que de la faculté offerte à tout homme de ressentir une douleur qui n'est pas la sienne. Laquelle peut l'entraîner à porter assistance à quelqu'un qui souffre.

Le Choeur : En quoi cela est-il différent de l'altruisme ?

Vitaly : C'est une question de principe ! La notion d'altruisme a été inventée par le philosophe français Auguste Comte dans son ouvrage *Catéchisme positiviste* paru en 1852, aux prémices du mouvement ouvrier. Comte définit l'altruisme comme un sentiment exclusif d'amour pour les autres. Le fruit instinctif des liens entre les individus d'une même espèce. Il dit qu'il faut « vivre pour autrui ». Avoir « l'amour pour principe ». C'est de ça que je parle quand j'évoque un discours de curé. Comte lui-même emprunte au registre religieux en parlant de catéchisme.

Ayn Rand : L'altruisme, pour moi, est loin d'être la vertu à laquelle on aimerait nous faire croire. C'est un vice distillé dans l'esprit de l'individu par l'intermédiaire de la morale obligatoire, héritage de la religion. Mais il me semble que vous avez déjà évoqué ce point. Toujours est-il que je tiens

l'État social pour la manifestation la plus dangereuse d'une tendance moralisatrice à la culpabilisation de la richesse ou du succès.

Vitaly : C'est loin d'être une nouveauté. Le phénomène, encore une fois, prend racine dans le christianisme. L'altruisme est cousin de l'égalitarisme. Il trouve sa source dans une volonté d'universaliser le genre humain, dont chaque représentant est censé avoir la même valeur que n'importe quel autre⁴. Le présupposé de l'altruisme, c'est que chaque homme vaut n'importe quel autre et que ses intérêts valent bien les miens. L'expression la plus célèbre (et la plus ridicule) de ce présupposé, c'est de promettre que « les premiers seront les derniers », et inversement. Comme si un individu stupide pouvait se transformer en génie d'un coup de baguette magique !

Ayn Rand : Un mensonge qui a ses partisans... Les esprits faibles et ceux qui font carrière en promettant de les défendre. Dans leur monde idéal, il est de bon ton de considérer autrui comme étant prioritaire. En cela, le marxisme et ses avatars rejoignent le christianisme dans une même volonté d'imposer la charité aux hommes. Le chrétien se doit d'aider ceux qui sont dans le besoin ; l'individu soumis au marxisme se doit de se dévouer au bonheur collectif. Chacun est censé venir en aide à l'autre et tous reposent sur tous...

Mais ce monde-là est une illusion. L'amour du collectif, fable sur laquelle il repose, restera toujours secondaire par rapport à l'égoïsme de chacun de ses membres. Le communisme et tous les projets politiques assimilés échouent assez vite, quand on constate que tous ne participent pas spontanément au « glorieux projet altruiste ». Dans les faits, la plupart en profitent pour servir leurs intérêts.

Vitaly : Tout en revendiquant la nécessité pour les autres de se montrer généreux avec eux...

Ayn Rand : L'altruisme est la parfaite excuse pour vivre aux crochets d'autrui. L'altruisme revient à nier le mérite de ceux qui créent les richesses au bénéfice de ceux qui n'ont rien produit, de ceux qui n'ont aucun mérite.

4 Voir mon livre *L'égalité : une fiction dangereuse - En finir avec les illusions politiques qui nous détruisent*, disponible en accès libre sur mon site.

Dans mon roman *La Grève*, paru en 1957, je mets en scène le personnage de Ragnar Danneskjöld. Une sorte de Robin des Bois inversé. Tel un pirate, mon héros attaque des bateaux et vole leurs cargaisons de médicaments destinés aux pauvres des pays du Tiers Monde afin de les vendre au marché noir. Le produit de cette vente est ensuite changé en or qu'on redistribue aux riches.

Le Choeur (*horrifié*) : Pourquoi ce Ragnar ferait-il une chose pareille ?

Ayn Rand : Parce que d'après lui (et d'après moi), la vraie justice est de rendre les richesses à ceux qui les ont produites. Ceux qui n'ont jamais reçu de subventions de l'État et qui doivent tout à leur travail, à leur talent, à leur génie.

Cette démarche est cohérente avec le credo qui m'a toujours animée : revendiquer mon droit inaliénable à vivre ma vie *pour moi et pour moi seule*. Comme je l'ai écrit dans un de mes textes, je ne suis pas un moyen d'arriver à une fin que d'autres voudraient atteindre. Je ne suis pas un instrument à leur disposition. Je ne suis pas un baume pour leurs plaies. Je ne suis pas un sacrifice pour leur autel. Je ne dois rien à mes frères. Je ne suis pas leur créancier. Je ne demande à personne de vivre pour moi et je ne vis pas non plus pour les autres.

Le Choeur : C'est beau comme du Malkin. Qui se ressemble s'assemble ! Mais il y a une faille dans votre raisonnement. Vous faites comme si tout le monde avait le talent, l'énergie, la volonté nécessaires pour s'épanouir dans votre monde d'égoïstes. Il vous faut bien admettre l'existence de faibles, de minoritaires, de persécutés, de gens qui ne s'en sortiraient jamais sans aide. De gens pour qui la solidarité nationale peut être un appui, voire un secours.

Vitaly : Tout dépend de ce qu'on entend par faible, minoritaire et persécuté. Une femme cadre parisienne qui lutte pour une plus juste répartition des tâches ménagères peut-elle se prévaloir du même niveau d'oppression que des femmes excisées en Afrique sahélienne ?

Le Choeur : Remarque sexiste ! Qui es-tu pour dire à une femme ce qu'elle

doit ressentir ou non comme une oppression ?

Ayn Rand : Merci, Choeur, mais je suis une femme et je n'ai pas besoin de vous pour me défendre.

Vitaly : Ma remarque porte sur le fond. Comme Ayn, je récusé toute idéologie fondée sur une quelconque dette envers la société. Je ne me sens tenu d'aucune responsabilité envers un groupe social que l'Etat ou la société auraient érigé en martyr. J'estime que les droits sociaux ne sont que des droits champignons : ils poussent selon l'humeur du temps, les pressions populaires, les revendications désordonnées de ceux qui crient le plus fort.

Ayn Rand : D'accord avec le camarade Malkin. A la question : faut-il aider celui qu'on nomme (abusivement) son prochain ? Je réponds non si celui-ci le revendique comme une obligation morale à laquelle je serais soumise. Aider un individu qui n'a aucune vertu particulière, l'aider uniquement parce qu'il souffre, c'est accepter que n'importe qui détienne une hypothèque sur mon système de valeurs. Lui apporter une aide inconditionnelle revient à cautionner les causes (pas toujours collectives) qui l'ont conduit là où il est, à lui dénier son individualité, à minimiser ses capacités à s'en sortir par lui-même.

Le Choeur : Votre égoïsme exclut toute forme d'empathie, toute possibilité d'aider quelqu'un qui souffre. Cela revient à faire de l'homme un monstre en puissance !

Ayn Rand : Vous ne m'avez pas comprise. Ce que je récusé, c'est l'idée de venir en aide à n'importe qui, sans discernement, de manière systématique. Ce que je réprouve, c'est la charité obligatoire. Si vous éprouvez de la compassion pour quelqu'un en particulier, si voulez aider un individu ou soutenir une cause qui vous tient à coeur, faites ce que bon vous semble ! C'est à cela que sert la philanthropie. Une chose utile, souvent efficace, préférable à la captation par un Etat tentaculaire d'une générosité devenue aveugle et contre-productive. Pour résumer ma façon de voir les choses : on peut tout à fait porter secours à quelqu'un qui souffre sans pour autant placer les intérêts d'autrui avant les siens.

Vitaly : C'est là qu'on retrouve Mandeville. Si chacun est capable de pitié, une pitié ponctuelle traduite par un don ou par une « bonne action », ce n'est en aucun cas contradictoire avec l'instinct égoïste. Les philanthropes sont des égoïstes comme les autres ! Pour être engagé dans le secteur caritatif et dans le mécénat, je n'ignore pas les gratifications que cela procure. Si j'ai pu améliorer la vie de quelques personnes en leur consacrant du temps et de l'argent, c'est parce que ces personnes me semblaient dignes d'être encouragées. Mais je l'ai aussi fait pour me donner une importance, le sentiment d'être utile, un rôle parmi les hommes.

Le Choeur : Un rôle de sauveur. Un rôle de démiurge.

Vitaly : Et alors ? Si c'est efficace ! Seul compte le résultat.

Le Choeur : Cela reste une forme de narcissisme. Un narcissisme contraire à l'objectivité dans laquelle Ayn Rand dit vouloir ancrer son éthique de l'égoïsme.

Vitaly : Peut-être, mais j'ai déjà exprimé ma divergence avec elle sur d'autres points. Et moi au moins, j'assume ! Car sous couvert de générosité, nombre de comportements altruistes dissimulent un profond narcissisme. Combien de leaders de gauche qui dissimulent sous leurs slogans une mégalomanie hors du commun ? Combien de politiques au grand coeur qui pavanent sur les plateaux ? En dressant une généalogie, au sens nietzschéen, de l'altruisme, on ferait remonter l'arrière-fond putride de la morale des « bons sentiments ». On verrait que l'altruisme ne repose que sur un fumier d'intérêts cachés, quand ce n'est pas une haine pathologique de soi et des siens. L'égoïsme, lui, n'avance pas masqué.

Encore une fois, l'altruisme agit comme un instrument moral derrière lequel se cachent des intérêts bien moins nobles. Bizarrement, la société, du moins une partie d'entre elle, a mis cette valeur sur un piédestal. L'égoïsme naturel est quant à lui perçu comme une manifestation d'orgueil et de mépris. Ne pas être altruiste, ne pas voir en « l'autre » abstrait une richesse, c'est être rejeté comme hostile, sans coeur, bref comme étant *de droite*, sinon fasciste. La vérité, c'est que l'injonction à se soucier des autres en toutes circonstances est un enjeu de domination des faibles sur les forts : si

vous ne répondez pas à l'appel de *tous ceux qui souffrent*, alors vous n'êtes plus digne du nom d'être humain ! Sauf qu'un être humain, ça aime, ça s'enthousiasme, ça s'irrite et ça déteste de façon sélective. Un être humain peut être saisi à tout instant par des sentiments de pitié, d'admiration ou d'indignation qui font qu'il s'engagera pour telle ou telle cause sans qu'il se sente redevable du sort de l'humanité entière. Car encore une fois, un être humain se définit par sa personnalité unique, la puissance de son individualité, l'irrépressible envie de vivre de son moi souverain !

7. L'égoïsme est le garant du bien-être collectif

Cette discussion sur l'altruisme s'est poursuivie pendant de longues heures, au cours desquelles furent échangés des exemples et contre-exemples dont je vous passe les détails.

Comme la nuit a fini par tomber, et Ayn Rand par nous quitter, j'ai invité les membres du Choeur à poursuivre la discussion chez moi, autour de bons plats du terroir et des meilleurs crus.

Nous en étions à discuter des thèses d'Ayn Rand sur le rôle de l'Etat lorsqu'il s'est produit un nouvel épisode digne d'être rapporté. Tout a commencé par le sourire d'un des membres du Choeur, suivi d'un aparté au cours duquel j'ai vu s'allumer dans l'oeil de mes convives une lueur de malice.

Vitaly : Pourquoi ce sourire ? Pourquoi cet air de triomphe ?

Le Choeur : Parce que avons mis le doigt sur une nouvelle contradiction dans ta défense de l'égoïsme. Si tu t'affirmes égoïste, tu devrais juger insoutenable d'être soumis aux décisions d'un Etat. Quel qu'il soit. Comment peux-tu passer du « moi » souverain à une identification avec un collectif qui s'impose à ta volonté ?

Vitaly : Aucune contradiction. Simplement du réalisme. En l'occurrence, je ne parle pas d'identification à l'Etat, encore moins de soumission, mais d'un marché consenti : par calcul et par intérêt, je confie à l'Etat le soin de garantir les conditions de mon égoïsme. En échange de quoi, j'accepte de lui abandonner quelques pans ma liberté et de ma fortune, via l'impôt... pourvu qu'il corresponde au strict nécessaire.

Le Choeur (incrédule) : Nous sommes curieux de voir comment tu vas justifier un tel tour de passe-passe.

Vitaly : J'ai expliqué dans le dialogue précédent quel devait être à mes yeux le rôle de l'Etat : préserver les conditions d'exercice de nos égoïsmes à tous,

dans une société libre, sûre, protectrice des droits individuels. Il se trouve que des menaces venues aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur menacent sans cesse ce fragile équilibre. C'est pourquoi l'Etat a un rôle à jouer en matière d'ordre, de sécurité et de maintien de la paix. L'anarchisme, pour moi, est synonyme de chaos. Il faut pouvoir compter sur une force légitime pour défendre le citoyen, l'individu, le producteur, le consommateur dans leur droit à la vie, à la liberté, à la propriété, au bonheur... à l'égoïsme !

Mais j'irais plus loin en affirmant qu'il existe un égoïsme national. Et que, là aussi, c'est une chose naturelle et légitime.

Le Choeur : C'est profondément discutable... Mais d'abord, un point de vocabulaire : nous étions en train d'évoquer l'Etat et toi, tu bascules sur la nation. Pourquoi un tel mouvement ?

Vitaly : Parce que j'estime que la nation est la forme la plus achevée de l'Etat. Celle à travers laquelle s'expriment la démocratie et la liberté des peuples. L'équivalent de la Cité pour les Grecs.

Le Choeur : Mais la nation n'est-elle pas un concept à dépasser ? Par exemple en se revendiquant de cet ensemble appelé Union européenne ? Et d'ailleurs, de quelle nation parles-tu, toi le Russe qui vis désormais hors de ton pays de naissance ?

Vitaly : Mon cas, ici, a peu d'importance. Je parle pour les individus en général. Ces individus qu'on appelle citoyens quand ils ont la chance de vivre dans un pays libre. En tant que citoyens, la plupart d'entre eux se sentent d'abord et avant tout appartenir à une nation.

C'est un phénomène que l'émergence de l'Union européenne n'a modifié qu'à la marge : il existe, par-delà le noyau familial, par-delà l'esprit de clocher, un sentiment d'appartenance à un collectif supérieur. Et jusqu'à présent, ce sentiment ne s'est jamais mieux incarné que dans la nation. Pour la plupart des citoyens nationaux, ce collectif prévaut sur tous les autres.

C'est pourquoi j'observe avec amusement les discussions sur cette machine étrange et bancal qu'on appelle Union européenne. Chaque fois qu'il

est question de politiques européennes, il y a une expression qui revient comme un stigmat : les « égoïsmes nationaux ». Comme si, pour un dirigeant politique ou pour un électeur, c'était un crime de penser d'abord à son pays. in J'ai envie de dire : heureusement qu'un pays pense d'abord à soi avant de penser aux autres ! Au début de la crise du Covid, on a pu voir ces pays soit-disant solidaires se disputer pour avoir des masques, y compris en rachetant les stocks des autres sur le tarmac des aéroports. Cela n'avait rien de scandaleux à mes yeux.

Le Choeur : Mais l'égoïsme national, c'est l'autre nom du nationalisme, et le nationalisme, c'est la guerre !

Vitaly : Que faut-il conclure d'une telle remarque ? Qu'un pays qui pense à ses intérêts avant ceux des autres, un pays attaché à défendre la volonté de ses citoyens, serait forcément un Etat fasciste et belliqueux ? La vérité, c'est qu'il existe un bon et un mauvais nationalisme. Le nationalisme que je défends est fondé sur une histoire, une tradition politique commune, des principes qui doivent être accessibles à toutes les personnes qui vivent sur un même territoire.

Quant à l'autre nationalisme, celui qui se fonde sur la force, la religion, l'ethnie, ce n'est pas ma tasse de thé. Mais le fait est qu'il existe. Il est même dominant parmi les Etats qui siègent au sein de cet organisme qu'on appelle abusivement Nations Unies.

Le Choeur : C'est pourquoi il est urgent d'instaurer une diplomatie fondée sur la paix et sur les droits de l'homme.

Vitaly : Et pourquoi pas un gouvernement mondial tant qu'on y est ? Un gouvernement bienveillant qui dissoudra les expressions dissonantes dans l'Empire du Bien... Peut-être cela se produira-t-il un jour mais j'en doute. Et j'espère que non. En attendant, le choix est simple. Est-ce qu'on agit de manière angélique face à des voisins potentiellement menaçants ? Ou est-ce qu'on s'organise, à l'échelle de l'Etat, pour préserver les conditions d'exercice de notre liberté et de notre prospérité ?

Le monde est un endroit hostile, dans lequel les démocraties libérales

courent le risque de pécher par naïveté. Si les démocraties ne se font jamais la guerre entre elles, on ne peut pas en dire autant des régimes autoritaires. On parle de plus en plus du retour des Empires, des visées impérialistes de la Turquie, de la Russie, de la Chine. Certains n'hésitent pas à envahir leurs voisins au mépris des traités. Dans ces conditions, si une nation cessait d'être égoïste, elle disparaîtrait inévitablement sous les coups d'une autre qui serait plus égoïste qu'elle, emportant du même coup la démocratie là où elle existe ! Hobbes ne disait pas autre chose en assignant à l'Etat la fonction de préserver la sécurité face aux risques de chaos. S'il faut affirmer l'égo national, c'est pour mieux défendre la liberté des citoyens, leur garantir la préservation de leurs droits, et le bonheur de vivre en paix, dans une certaine continuité culturelle.

C'est pourquoi les Etats doivent agir avec détermination, en recourant si besoin à des alliances et à la coopération internationale, mais en se rappelant qu'à la fin des fins, un pays est toujours seul face aux périls de l'Histoire. Je pense à Israël. Je pense aux pays d'Europe de l'Est, à la Pologne, plusieurs fois rayé de la carte par ses puissants voisins. Ces pays savent qu'ils sont mortels et qu'à la moindre manifestation de faiblesse, ils risqueraient de disparaître. Alors ils agissent en conséquence. Ils font tout pour préserver leur sécurité et leurs intérêts vitaux.

Le Choeur : Et donc acheter des armes. Et finir par les utiliser. Ce n'est pas en agissant ainsi qu'on mettra fin aux guerres dans le monde !

Vitaly : Ce n'est pas en appelant à la paix universelle que vous allez convaincre ceux qui vous veulent du mal... Le risque permanent de guerre est une réalité qu'il faut admettre. Et c'est pour parer à ce risque qu'il est bon d'entretenir l'égoïsme national, autre nom du patriotisme. C'est un principe naturel, logique et parfaitement acceptable. Pour les habitants des pays concernés, c'est même un impératif moral. J'ajoute qu'en dehors des menaces de nature militaire, il faut tenir compte d'autres dangers. Notamment d'un danger contre lequel, je le sens, les membres du Choeur vont osciller entre l'indignation et le déni...

Le Choeur (*pressant ce qui va suivre*) : A quoi penses-tu ?

Vitaly : Aux risques engendrés par une immigration massive et incontrôlée.

Le Choeur : Que viennent faire les immigrés dans cette histoire ? Ne sont-ils pas eux aussi des individus égoïstes qui cherchent une vie meilleure en rejoignant un endroit qui leur en offre la possibilité ?

Vitaly : Leur démarche est tout à fait compréhensible d'un point de vue individuel. Mais elle soulève tellement de questions à l'échelle de la Cité ! Sans vouloir assimiler les immigrés à une armée d'invasion, j'estime que le niveau et la qualité de l'immigration à laquelle l'Europe est aujourd'hui confrontée fait courir de sérieux risques en matière de sécurité et de cohabitation entre les personnes. Je ne vais pas dresser ici la liste des phénomènes qui mettent en cause les beaux discours sur le prétendu « vivre ensemble » : ghettoïsation, radicalisation religieuse, rixes entre des communautés d'importation...

C'est un fait qu'un grand nombre d'immigrés qui s'installent aujourd'hui en Europe le font en important des valeurs, un système de pensée contraires à l'émancipation de l'individu. L'islam pour ne pas le nommer. En ce sens, appeler au collectif régulateur qu'on appelle l'Etat ou la nation n'est pas incompatible avec l'égoïsme dont je me réclame. Dans un monde loin d'être acquis aux valeurs de l'individualisme, il s'agit d'une limitation nécessaire pour préserver les conditions de leur libre exercice. Je donnerai un seul exemple : celui des quartiers à forte immigration musulmane, où se cristallisent des pratiques moyenâgeuses, contraires à la conception européenne des droits humains. Si des pays comme la Suède et le Danemark, présentés comme des modèles de démocratie et de tolérance, ont fini par porter au pouvoir des partis marqués à droite (pour ne pas dire plus), c'est en partie pour en finir avec ce phénomène perçu comme menaçant.

Le Choeur (*pris d'un rire sarcastique*) : Donc toi le Russe de naissance, toi qui vis désormais en dehors de ton pays d'origine, tu viens expliquer à ton pays d'accueil qu'il doit *contrôler* l'immigration ?

Vitaly : Où voyez-vous une contradiction ? Il n'est pas rare que des immigrants de fraîche date réclament davantage de contrôle aux frontières quand ils estiment qu'une immigration incontrôlée nuit à leur propre intégration. Sans quoi, 30% des Latinos n'auraient pas voté pour Trump lors de la dernière présidentielle américaine, alors même qu'il tenait des discours incendiaires contre l'immigration venue du sud du Rio Grande !

Mais merci, Choeur, de soulever ce paradoxe apparent : tu m'offres l'occasion de préciser ma pensée. J'ai dit plus haut que l'Etat était une nécessité pratique pour le maintien d'une société libre. Cela n'exclut pas l'existence de facteurs affinitaires. Quand je dis qu'un pays doit pouvoir choisir le nombre et l'origine de ceux qui aspirent à le rejoindre, j'inscris mes propos dans la logique de ce que j'ai défendu dans le troisième dialogue : l'égoïsme, c'est le droit de choisir avec qui on veut vivre. Je crois savoir que mes hôtes et amis français partagent mon opinion. Il n'y a qu'à voir les sondages, le succès des formations politiques engagées dans la réduction de l'immigration pour constater que c'est un discours majoritaire en Europe.

Le Choeur : Un discours qui traduit le racisme plus ou moins latent de ceux qui s'en réclament.

Vitaly : Je reconnais bien là les méthodes du Choeur : sous couvert de dénoncer un prétendu racisme, il n'a de cesse d'asséner son chantage à l'altruisme...

Mais là encore, soyons réalistes : à quoi ont abouti les procès en racisme conduits ces dernières années, à part faire monter les formations les plus radicales en matière de lutte contre l'immigration ? Lesquelles formations se trouvent souvent être porteuses d'un agenda liberticide... Regardez du côté de la Hongrie, où les libertés individuelles, dans de nombreux domaines, sont remises en cause par un gouvernement hyper soucieux d'identité, sans qu'on puisse, à ce stade, parler d'autoritarisme. Mais demain ? Et dans le reste de l'Europe ? Vous serez bien avancés, membres du Choeur, le jour où vous réaliserez que vous avez provoqué, par bonne conscience, par bêtise ou par aveuglement, l'arrivée au pouvoir des gouvernements les plus hostiles à vos belles valeurs altruistes ! Quant à moi, je pleurerai avec vous (et malgré vous) l'arrivée au pouvoir d'ennemis potentiels de la liberté...

Ouvrez les yeux : l'égoïsme national est une réalité pour des millions d'individus qu'on ne peut guère soupçonner de racisme. Cet égoïsme correspond à la liberté de se distinguer des autres peuples, de fuir toute tentative d'uniformisation politique et d'homogénéisation culturelle. Il ne s'agit pas d'un rejet des autres. Simplement de la nécessité, pour un Etat, de protéger les intérêts de sa population, de sa culture au sens large en s'inscrivant dans un temps long (parfois millénaire) et *in fine* de préserver l'avenir de la nation.

Le Choeur : On sait à quoi conduit ce genre de discours. Aux heures les plus sombres de l'Histoire !

Vitaly (en aparté) : Je ne sais pas pourquoi je continue à débattre avec des représentants du parti altruiste. Pour eux, tout défenseur de l'idée nationale est un fasciste. Comme tout égoïste est un nazi en puissance. Tant de morale me désespère...

8. C'est l'égoïsme qui sauvera les hommes des menaces futures

Non, décidément, je ne sais pas pourquoi je continue à débattre avec des représentants du parti altruiste. Aucun de mes arguments ne semble percer leur carapace de vertu, laquelle procède en fait d'un lavage de cerveau.

Et pourtant, la discussion, ce soir-là, s'est prolongée jusqu'à tard dans la nuit. Il faisait doux sur la terrasse, la mer en contrebas brillait sous la pleine lune, et le vin coulait à flots et portait à élever la voix.

Un peu après minuit, j'ai fait ouvrir une bouteille de Médoc. Un cru délicieux et rare devant lequel le Choeur n'a rien eu à dire, sinon à savourer les fruits de mon acharnement égoïste à vivre ma meilleure vie. Je n'ai décelé chez aucun de mes hôtes la moindre condamnation morale, la moindre gêne à profiter des largesses de leur voisin oligarque. Mais après tout, je ne les juge pas : ce serait contraire à mes principes que de condamner leur aptitude égoïste à profiter du moment.

Du moins c'est ce que je pensais. Car très vite, ce plaisir partagé a débouché sur une nouvelle polémique.

Le Choeur : Nous ne sommes pas dupes. Nous voyons le piège dans lequel tu essaies de nous entraîner. Nous inviter dans cette villa, au bord de ta piscine, à boire ce vin hors de prix... Quand la nature crie à l'aide. Quand la planète souffre d'un abus de ressources... Tu cherches à nous piéger !

Vitaly : Pas du tout. Je vous invite simplement à jouir des bienfaits procurés par la nature. Puisque vous l'aimez tant, vous devriez la célébrer sans honte.

Le Choeur : Justement non. Et il nous semble qu'on touche ici à un point aveugle de ta défense de l'égoïsme. Tu nous parles d'accroissement des richesses. Tu agites la peur de la guerre, de l'immigration. Bref, tu te positionnes sur les sujets classiques des gens de droite.

Vitaly : Des libéraux. Des individualistes. Des malkiniens dont je suis le seul et unique représentant.

Le Choeur : Pour nous, c'est la même chose. Mais admettons. Notre point est le suivant : qu'as-tu à dire sur des sujets tels que l'écologie, plus particulièrement le changement climatique ?

Vitaly : Je n'en nie pas l'importance. J'ai une formation scientifique. Je sais lire un rapport du GIEC.

Le Choeur : Alors que fais-tu de ton bel égoïsme dans une situation aussi grave ? Si les individus, comme tu le souhaites, restent livrés à leurs appétits égoïstes, rien n'arrêtera la catastrophe en cours.

Vitaly : L'égoïsme ne signifie pas la voracité. Face aux défis que vous soulevez, il appartient à chacun de rechercher la maîtrise et l'équilibre. Ce vin en est la meilleure preuve. On peut le boire en quantités limitées pour éprouver du plaisir.

Avec la crise climatique, je vois monter des comportements nouveaux, du moins en Occident. Un mélange de sobriété ostentatoire (laquelle devient pénible quand elle vire à la dénonciation du « voisin qui pollue ») et de sagesse épicurienne (laquelle est d'abord une école de la maîtrise de soi et de ses envies). Ce n'est pas forcément le cas, je vous l'accorde, chez tous les gens de mon âge. Mais dans les générations suivantes, c'est un mouvement qui grandit.

Le Choeur : La preuve que l'esprit altruiste est en train de se répandre sur le monde à la faveur de la crise environnementale.

Vitaly : Je pense tout le contraire. Si les gens adaptent leurs comportements, c'est en grande partie par égoïsme. D'abord à cause des incitations diverses liées au marché, à la nécessité de renoncer à certaines choses au profit d'autres, un mouvement qui peut être orienté par des mesures économiques intelligentes.

En outre il y a le sentiment, chez les plus sensibles à la cause écologique,

de participer, chacun à son échelle, à l'amélioration d'une situation mal engagée. Cela engendre chez eux une forme de satisfaction morale, équivalente à celle du pécheur qui s'achetait une place au Paradis à l'époque où le christianisme dominait l'Europe.

Mais par-dessus tout, il y a une justification égoïste par excellence, qui semble motiver beaucoup de ceux qui embrassent un mode de vie plus sobre. Pour les plus jeunes, il s'agit de vivre dans un monde habitable ; pour les plus âgés, de laisser à leurs enfants un monde meilleur, selon leurs critères. Je précise : à *leurs propres enfants*, en premier lieu et avant ceux des autres.

Bref, je suis convaincu que s'il se produit un changement massif des comportements face au changement climatique, ses motivations auront peu à voir avec le désir abstrait de « sauver la planète » ou d'épargner des souffrances à une « humanité » abstraite.

Le Choeur : Là-dessus, nous ne serons pas d'accord. Quoi qu'il en soit, le changement que tu évoques est progressif, individuel, basé sur la bonne volonté de quelques-uns. Mais la Terre, elle, n'attend pas. La gravité de la situation rend nécessaires des mesures draconiennes. Il faut provoquer un électrochoc, une prise de conscience mondiale, des transformations radicales. Seules des politiques fortes pourront changer les choses !

Vitaly : C'est là ma vraie crainte pour l'avenir. Que les gauchistes éternels profitent de ce défi posé par la nature pour recycler leurs vieilles recettes. Quand j'entends les militants de la décroissance prôner le partage des ressources et la sobriété dans la joie, tout ce que je vois, ce sont des mesures punitives, impopulaires, dictées d'en haut par un Etat converti à l'autoritarisme vert. Qu'a-t-on à y gagner, si pour éviter l'enfer climatique, on bascule dans l'enfer collectiviste ?

Le Choeur : Toujours ce sens de la nuance... Mais puisque tu sembles avoir la solution : que faire ?

Vitaly : Comme d'habitude : tout miser sur l'intelligence humaine. Dans

vos analyses catastrophistes et malthusiennes, vous oubliez deux facteurs décisifs : la science et la technologie. Ces deux expressions du génie de l'espèce qui ont toujours permis à l'homme de dépasser les défis posés par la nature.

Le Choeur : Sauf que la technique est justement ce qui a conduit l'homme à détruire la planète. Ça et la croyance dans la toute puissance de la science... Ou dans le culte de la raison... Il est temps de changer de paradigme.

Vitaly : Et de s'en remettre au pouvoir des sorcières ? Allez dire ça aux millions d'êtres humains dont la santé, le confort et l'espérance de vie ont été accrus par les progrès de la science... Si je voulais être encore plus provocateur, je dirais que c'est que l'exploitation des énergies fossiles qui a permis la plus spectaculaire élévation du niveau de vie que l'humanité a jamais connue.

Mais des savants, partout dans le monde, ont compris que ce modèle n'était pas durable. Ils travaillent désormais à des solutions pérennes et non polluantes en matière d'énergie. Et d'après vous, quelles sont les motivations de ces inventeurs qui ouvrent la voie à un monde décarboné ?

Le Choeur : Le souci de la planète ?

Vitaly : L'égoïsme, chers amis ! L'appétit pour la gloire et les prix Nobel. La volonté inconsciente ou non de briller auprès de leur vieille mère, ou de se confronter à la figure du père. La compétition avec d'autres chercheurs. L'envie de rester dans l'histoire comme celui ou celle qui aura trouvé la solution pour écarter un péril imminent... La leçon de Mandeville est plus que jamais pertinente : ce qui pousse les innovateurs à se dépasser est toujours réductible à des motivations personnelles, donc égoïstes.

Le Choeur : Mais pourquoi vouloir tout ramener à une poignée d'individus prétendument géniaux ? Ne crois-tu pas que la solution au problème climatique, comme à tous les problèmes qui se présentent aux hommes, passe par l'intelligence collective ? Par la capacité des individus à s'organiser en équipe autour de projets communs ?

Vitaly : Si c'est pour dire que des solutions variées aux problèmes liés au climat viendront sans doute de plusieurs centres de recherche, je suis d'accord. Mais si c'est pour prêter à je ne sais quelle « intelligence collective » plus de capacités qu'au chercheur le plus doué dans son domaine, alors c'est une bêtise sans non. L'intelligence collective, ça n'existe pas. Derrière ce thème à la mode, je vois l'évolution sans fin du mouvement égalitaire, dans lequel chacun réclame toujours plus de considération, même s'il n'a pas les compétences pour se faire entendre⁵. L'intelligence collective est un mythe forgé pour minimiser l'importance des hommes et des femmes de talent, lesquels sont toujours mus par l'égoïsme. Vous vous souvenez de mon amie Ayn Rand ?

Le Choeur : Comment oublier une femme aussi terrible ?

Vitaly : Une femme puissante, vous voulez dire ! Qui vaut bien davantage que ses milliers de contempteurs. Dans son roman *La Grève*, elle imagine ce qui se passerait si les gens d'esprit (scientifiques, entrepreneurs, artistes, travailleurs consciencieux) venaient à se retirer du monde. Le résultat est le même que pour les abeilles devenues vertueuses dans la fable de Mandeville : la misère, le chaos, le retour à l'âge de pierre.

Le message d'Ayn Rand est clair : en l'absence de ceux qui soutiennent le monde (tel le légendaire titan Atlas, qui inspire au livre son titre original : *Atlas Shrugged*), la société s'écroule. En cela, ce livre traduit l'une de mes croyances fondamentales : la source du progrès n'est pas à chercher dans la démocratisation imaginaire des capacités. Elle se trouve dans l'épanouissement, dans la sélection des plus doués, à qui la société doit donner les moyens d'exercer leur talent au bénéfice de tous, en leur offrant la place qui leur est due.

Le Choeur : La sélection ? Ce n'est plus de l'égoïsme, c'est de l'eugénisme !

Vitaly : Non, c'est la meilleure façon pour la société de profiter du génie humain, lequel s'exprime à travers des personnalités d'exception. Des personnalités dont nous devrions louer l'existence plutôt que de vouloir les brimer ou les enfermer dans je ne sais quelle procédure d'intelligence col-

5 Voir le livre *L'égalité, une fiction dangereuse*, en accès libre sur mon site.

lective aux résultats hasardeux... Un lion n'est pas fait pour concourir avec des chats et des souris !

Laissez-moi vous dire quelle forme d'intelligence collective résoudra les problèmes auxquels l'humanité fait face : la puissance du marché ! Trouver des solutions pour limiter le réchauffement climatique et gérer au mieux ses conséquences est un défi qui va nous occuper pendant des décennies. L'enjeu réclame qu'on y consacre des moyens considérables, intellectuels, matériels et financiers. C'est là un formidable terrain de jeu pour tous les Elon Musk de la terre, tous les inventeurs, les businessmen, les investisseurs, les mégalomanes de génie.

Le Choeur : Des types comme le milliardaire du film *Don't Look Up*, qui préfère son profit à la sauvegarde de la planète...

Vitaly : Un film sympathique, mais qui regorge d'idées reçues puisées à la source du parti altruiste. Le personnage auquel vous faites référence est présenté comme un individu cupide, infantile et capricieux, par opposition aux gentils scientifiques altruistes et lanceurs d'alerte... Vision naïve, enfantine et parfaitement inadaptée aux défis qui se présentent à nous.

Le Choeur : Malgré la gravité des faits, tu sembles accueillir l'avenir avec optimisme. Presque avec gourmandise.

Vitaly : Oui car je pense que la vie est belle, quoi qu'il arrive. Et qu'aucun défi n'est trop grand pour la force de l'imagination, de la raison et de l'intelligence humaine. Autant de choses qui livrent tout leur potentiel à condition qu'on laisse libre cours à l'égoïsme qui nous habite tous. Telle est, je crois, la seule alternative qui s'offre aux hommes d'aujourd'hui comme à ceux d'hier et de demain : l'égoïsme créatif ou la misère universelle !

Nous nous sommes quittés à l'aube, épuisés par un débat sans accord ni conclusion possibles. Le Choeur restait accroché à ses préceptes (à son catéchisme), et moi, j'essayais en vain de leur communiquer la joie procurée par une vie dégagée des tourments de l'altruisme, cette notion aussi inefficace que mensongère.

La discussion, je le crains, ne sera jamais close. Elle dure depuis des siècles. Malgré l'énorme propagande altruiste, malgré le surgissement ponctuel de figures survalorisées telles que Jésus ou Mère Theresa, 99,9% de l'humanité continue de vivre selon des motivations égoïstes. Et tout est fait pour nier ce phénomène. Des moyens intellectuels considérables sont déployés chaque jour dans le but de le condamner.

Les objections du Choeur, teintées de naïveté et d'idéalisme, m'ont fait comprendre à quel point la pensée altruiste était ancrée, légitime, sûre d'elle-même. En contemplant les débris de la soirée, j'ai été pris d'une mélancolie soudaine à l'idée que, face à un tel concentré d'assurance vertueuse, l'égoïsme théorique serait toujours sur la défensive, acculé, forcé de se justifier.

Peut-être faut-il travailler sur le vocabulaire ? Adam Smith, s'inspirant de Mandeville, avait fait le choix de remplacer le mot « vice », pourtant présenté sous un angle positif, par un champ lexical de l'amour de soi (self-love). Voilà un beau programme, qui revient à dire la même chose, avec des mots que tout le monde peut s'approprier !

Car le bonheur réside dans l'amour, ou pour le dire d'une manière moins exaltée, dans le respect de soi. Dans l'acceptation de ses propres désirs. Nous ne sommes rien d'autre qu'un chaos qui désire tout et n'importe quoi, sans cesse, et sans but. Une force qui emporterait tout sur son passage sans rien comprendre ni d'elle-même, ni du monde dans lequel elle vit, portée par un élan vital, une volonté de puissance sans fondement ni perspective. Nous sommes tous cette force que rien ni personne n'a le droit de juger. Nous sommes tous des égoïstes.